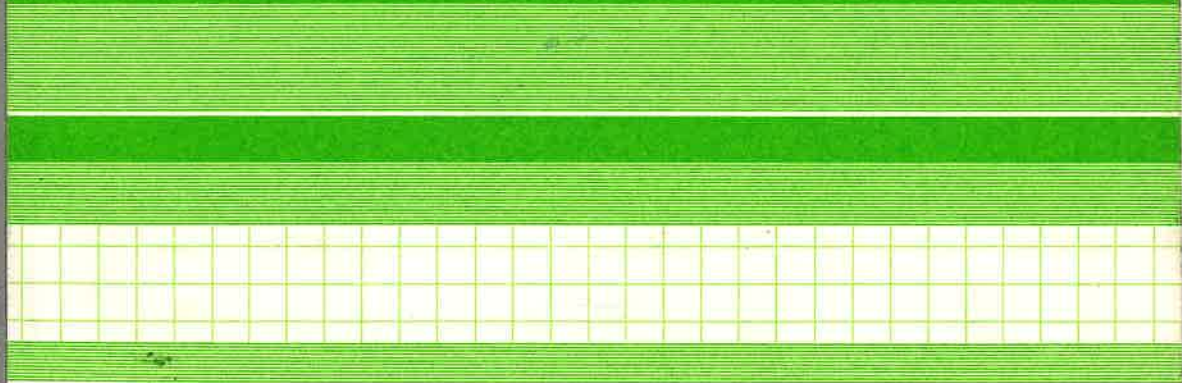


19F70



288 PAGES - 70g



N° 208

Premier Tome

Comme M<sup>emo</sup> de M aintanon l'écrit dans "ses mémoires", je croyais que le vieillissement du corps entraînait celui de l'esprit et du cœur! H n'en est rien!

Mes membres sont las d'agir ... balayer, marcher me fatigue, mais mon intelligence reste plus curieuse que jamais, — quand un livre m'ouvre à de nouvelles connaissances, quand je discute sur des idées générales, je crois(?) que je serais encore capable d'entrer en classe et de commencer un cours — Et mon cœur?

Jamais il n'a eu tant de puissance pour aimer, et encore aimer, tous ceux qui m'entourent.

Iu veux mes souvenirs, Anne, les voici! — Iu me les as arrachés par ton insistance; j'aurais préféré les garder dans mes rêves! Mon affection pour toi m'obligea te céder. Iu les liras sans comparer notre éducation à la tienne — "Comparaison n'est pas raison" dit le proverbe.. Notre temps et le tien ne peuvent se confronter: l'un et l'autre ont leurs richesses

À leurs carences, leurs vertus et leurs vices - Parcours  
ces lignes comme tu regardes une succession  
d'images à la télévision!

Mes premiers souvenirs remontent à ma  
4<sup>e</sup> année. Je me vois jouer et jouer sans cesse avec  
mon petit frère de deux ans mon cadet. Moi-même  
j'étais la benjamine des quatre filles qui le précé-  
daient : Marie Louise 10 ans, Renée 7 ans, Marcelle  
6 ans ! "Les grandes sœurs" allaient en classe, je  
restais la compagne de jeux de Jean, près de  
Maman.

Je me souviens confusément de Marie Louise  
sa tendresse m'enveloppait : j'étais sa filleule,  
(apanage d'une aînée) - elle m'ornait les cheveux  
de "faveurs" rubans de soie très étroits et de toutes  
couleurs, me confectionnait des colliers de perles,  
des bracelets --- j'étais sans doute se poupière  
vivante! - Le prénom de notre "grande sœur" -  
ainsi disait-on - était lié à un merveilleux  
souvenir d'enfance de Papa : il se rappelait <sup>le</sup>  
baptême d'une cloche de l'église de son village

3

(1) J'ai connu le Cardinal Perraud, évêque d'Autun  
Il avait confirmé Papa, Maman, et René et  
Marcelle. Il est mort l'année même de ma  
"Première communion" - Grand, Maigre, il était  
solennel et majestueux dans sa grande cape  
rouge. Quand il arrivait, en calèche, toutes les  
cloches sonnèrent, et les gens, sur les trottoirs,  
s'inclinaient sous sa bénédiction! -

3

dont sa mère était marraine. Cérémonie grandiose,  
présidée par le Cardinal Perraud! Le vêtement de  
dentelle de la cloche restait dans ses yeux éblouis

La cloche portait cette inscription:

"Marie-Louise je m'appelle,  
Cinq cents livres je pèse."

Ainsi Papa avait baptisé de ce prénom son premier  
Bébé... Pour ce premier-né Maman avait brodé la  
longue robe et le petit bonnet, que Mémé garde dans  
ses placards et qui ont déjà servi à trois générations.  
Belle robe, aussi festonnée que celle de la cloche?? -

Nous avons conservé longtemps le  
corsage balciné, l'ample jupe et le tablier de soie  
mordorée (aux reflets or et bleus) que grand'mère  
portait ~~ce jour-là~~ <sup>ce jour-là</sup>. Puis cette soie s'est "fusée", et le  
tout, après le mort de Maman, disparut!

Je rappelle à cette occasion que nous  
n'avons jamais connu de grands Parents pater-  
nels <sup>ni</sup> maternels. Papa, fils unique, ne dut son  
second mariage de son père était ophélin  
ainsi que Maman lors de leur mariage.  
Papa parlait peu de sa jeunesse, et nous

n'osions l'interroger! Nous savions - est-ce par Maman?  
 - que les grands - Pères et Père de Papa avaient été  
 Maires de leur village de 1802 à 1871 (le Commune)  
 Destitué brutalement de sa fonction, notre grand-  
 Père était mort de chagrin - Nous savions aussi  
 que la famille d'un bis-aïeul comportait 13  
 garçons! Il doit y avoir bien des "Rabut" en  
 France, à moins que le nom soit tombé en  
 quenouille, comme chez nous!

Je reviens à mes quatre ans! Un  
 soir nous soupions avec Maman, Papa était  
 absent. Soudain Marie-Louise se mit à  
 trembler, puis s'évanouit - Maman la  
 prend dans ses bras -

Quelques jours après elle mourait  
 Je la regardais dormir si tranquillement!  
 Pourquoi pleurer? - ~~Puis~~ des couturières  
 s'activaient à bâter des robes noires qu'on  
 nous essayait.

Puis un matin, vêtues de noir des  
 pieds à la tête, Papa me prit par la main,

et accompagnée de mes deux sœurs pleurant, prit place derrière une voiture... splendide à mes yeux. Deux chevaux harnachés de robes blanches, étaient attelés à une sorte de carrosse (un peu le carrosse de Cendrillon) orné de plumets blancs. Des petites filles tenaient les cordons blancs qui pendaient du sommet: Un grand drap, blanc aussi, recouvrait le cercueil.

J'ai gardé l'impression d'avoir marché lentement et longtemps, longtemps suivi d'un convoi. — Maman n'était pas près de nous.

Dans les jours suivants ce fut grand vide à la maison, grand silence aussi, mais je pouvais rire avec mon petit frère!

Maman aussi s'habilla de noir; elle remplaça même ses boucles d'oreilles, par d'autres portant une pierre noire. Je préférerais les premières, pourvus de diamants.

Maman n'a jamais plus parlé de Marie-Louise. Des religieuses enseignantes venaient voir Maman. "Marie-Louise,

disaient. elles, et a été une élève exceptionnelle.  
 Toujours première en classe, toujours obéissante et  
 attentive. — Nous avons retrouvé une lettre de  
 Maman, à une de ses amies: La lettre était  
 fâchée, et Maman sans doute l'avait recom-  
 -mencée: « Marie Louise était très raisonnable,  
 et devenait pour moi, une compagne, une amie.  
 Par contre Renée et Blanche, deux vieuses, se contra-  
 -riaient souvent et Marcelle est compressée: «il en va  
 entre ses deux petits démons.» »

Notre robe noire succédait à une  
 robe blanche à pois rouges qui avait réjoui  
 Maman: Ses quatre filles, ainsi vêtues, avec  
 leurs longs cheveux surmontés d'un petit  
 bonnet blanc, étaient, paraît-il, ravi-  
 santes. — Après le mort de M. Louise, Papa  
 obéissait qu'il ne voulait plus nous voir "en  
rouge" C'est ainsi que nous n'avons plus  
 porté que des vêtements bleus, couleur  
 la plus courante de ce temps.

Une photo, prise après le décès de

J'ai égaré cette photo que j'aimerais retrouver!  
 Nous avions aussi une photo de M. Louise,  
 à 18 mois environ, assise près d'un beau chien,  
 Mars, le chien de chasse de Papa - où est  
 cette photo?

notre sœur, montre les trois petites filles en robe  
 pluri<sup>noires</sup>, tombant jusqu'au mollet, robes éclaircies  
 tout de même d'un col blanc, bas et souliers  
 noirs, Maman debout derrière nous, tient  
 le petit frère dans ses bras; elle pleure sous le  
 poids du bébé; Pape debout également  
 domine... impérialement le groupe: il n'au-  
 rait pas eu l'idée de porter son fils pour  
 soulager Maman... M'entendit des hommes  
 de ce temps là!

~~Il y avait aussi une photo de  
 M. Louise, à 18 mois, et nous m'avis  
 d'interroger... Maman dit peut-  
 être que cet esprit... Père avait un  
 chien de chasse... (Mars)  
 (Maman) - elle a substitution...  
 elle avait... du chapeau~~

Après le départ de M. Louise,  
 les "grandes sœurs" ont repris leur classe,  
 et moi me vie avec Maman et Jean -  
 nous avons "grikté" le deuil" comme on disait

Ces ouvrières, comme la repasseuse, restaient à domicile, et travaillaient "à la journée" Je détestais les séances d'essayage : il fallait se tenir debout, immobile, et ne rien dire quand par hasard une épingle nous piquait la peau "Ne faites pas de grimaces" disait maman, ce qui vous fait dire "Tenez vous bien"

au bout d'un an, pour nous, enfants! - Robes, manteaux et chapeaux furent bleus, garnis de volant, de dentelles, de tresses blanches. C'était une époque où les volants étaient à la mode. Nos culottes, nos jupons ~~de~~ terminaient tous par des volants bordés de broderies ou de dentelles. Les culottes rasaient d'à peine le genou, le jupon le dépassait. Nous n'avions qu'une robe de semaine, et une de dimanche, un tablier noir pour l'école, un tablier à carreaux blancs et noirs pour la semaine. - Nos tabliers se boutonnaient dans le dos, et souvent nos <sup>longs</sup> cheveux s'enchevêtraient dans les boutons, c'était épouvantable! - Maman recourait alors à une "patte" protectrice.

Toute notre vêture se confectionnait à la maison : une lingère coudre et brodait chemise & culottes, jupon de colicot blanc; une couturière taillait, ajustait robes et manteaux dans des tissus achetés par  
maman

Après le mort de Mari Louis, Maman eut encore une grande émotion. Le petit frère prit mal aux yeux - ophtalmie qui pouvait entraîner la cécité: Je servais Renée tenant les mains de l'enfant pendant que Maman lui lavait les yeux avec de l'eau bouillie. Seule pénitence qui faisait gémir le petit malade, et je le regardais, désolé. Il prit aussi une bronchite: le médecin revint... Je m'étais glissé dans le chambre pendant l'auscultation. Je vis soudain le Docteur saisir le réveil sur le cheminée, le asséner sur le marbre afin d'arrêter son tic tac... Ce geste me remplit d'effroi!

Jean guérit de toutes ces maladies à notre plus grande joie! Nous l'aimions tout ce petit frère avec ses boucles très blondes, ses yeux très bleus, son visage souriant! Il se laissait câliner par tous, et ne faisait aucun effort pour parler, nous devinions si bien ses desirs! Mais Maman exigeait qu'il s'exprime et

correctement, elle lui apprenait même à "rouler  
les z", comme en Bourgogne. --- Un jour, ten-  
dant à Renée une bresse de soie qui nouait  
les cheveux, il prononça lentement: "Tiens,  
Renée toneruban" applaudissements, rires, baisers!  
Phrase historique pour la famille! —

Vint le moment d'aller en classe, ensemble  
à "l'Asile", dont l'enceinte était distincte de celle de la  
classe des grandes sœurs. Nous ne partions pas  
à la même heure, et, quand Maman ne nous  
accompagnait pas — nous ne changions pas de  
drotteur — je me sentais la protectrice de mon  
petit frère qui ne lâchait pas ma main! —

Bien que mixte, les religieuses de l'Asile sépa-  
raient les petites filles des petits garçons à l'in-  
térieure de la salle, aussi bien que dans la Cour.  
De l'intérieur, je veillais sur Jean: C'est ainsi qu'un  
jour je m'aperçus qu'un élève<sup>le</sup> frappait; d'un  
band je fonçais sur le méchant... je fus  
sévèrement grondée par "la maîtresse" parce que  
j'avais franchi le mur invisible qui séparait

les deux groupes de bambins! --

Je m'en souviens plus du "travail" que nous faisions en classe - Mais je garde encore memoria des chants, des poésies que nous apprenions - Au fond de la grande salle, il y avait "des gradins", une dizaine de marches en bois; nous y montions en rang, "main au dos", en chantant, filles à droite, garçons à gauche - Puis, assis sur ces marches, la Religieuse nous racontait de belles histoires - J'aimais les religieuses, habillées "à la mode du Bon Dieu" disait-on!

Les religieuses parlaient de Dieu, de la S<sup>te</sup> Vierge, des anges, du Diable, comme si elles les avaient vus, - je n'en doutais pas. Elles nous introduisaient vraiment dans le monde invisible - A l'appui de leur enseignement, elles nous montraient de grandes images - les images du grand catéchisme de la Bonne Presse - où Dieu le Père, la Nativité tenaient grande place - Je retins surtout le page des Anges, du Paradis et de l'enfer - L'enfer était terrifiant! Oh! ces flammes!

(1) Dans ce temps-là, je me souviens que Maman luttait p<sup>r</sup> me faire perdre l'habitude de sucer mon pouce. Ses observations, ses promesses de récompenses restaient vaines. Elle m'indiquait le pouce d'aloès au bout de ma cuillère, — l'habitude restait ferace!

Alors elle eut l'idée de confecturer une minuscule poupée qui coiffait mon doigt... et ravie de ce trophée que je n'aurais pas abîmé, je finis par perdre cette étrange manie de tant d'enfants!

12  
(Tu as ce catéchisme en deux volumes, Anne, et tu peux comprendre combien notre univers religieux était présent à notre imagination!)

Les allées et retours de classe permettaient de circuler dans la rue! J'étais heureuse de ces sorties qui offraient souvent des scènes imprévues. Pendant une période de grève (sans doute) des gendarmes à cheval, avec des casques reluisant, circulaient ds les quartiers. Quand ils prenaient le galop, en courant les gens se traînaient chez eux. — Dès le moindre élan sur la rue, Maman ne nous laissait pas au jardin, vite à la maison. — Mais il advint <sup>un jour</sup> que je pus rester accolée à la grille, et là avec effroi, j'ai vu une troupe d'hommes, en battre un autre... le visage sanglant de celui-ci est encore dans mes yeux; cette vision fut rapide car je fus saisie promptement et rentrée à la maison. — Néanmoins, près de cinquante ans plus tard, quand la même scène se reproduisit à Bourg sur la place de la gare, tout mon être se mit à trembler. — (J'y reviendrai!) (2)

En allant en classe, nous passions devant une  
maisonnette située de l'autre côté de la rue. Là, habitait  
une femme étrange à mes yeux: Rougeaud de visage  
un chignon en bataille d'où s'échappaient de longues  
mèches grises, elle surveillait la rue. On savait  
qu'elle osait insulter prêtres et religieuses qui  
passaient. Elle injurait même M<sup>r</sup> le Curé  
quand il portait "le Saint Sacrement" à un  
malade: Dans ce cas, M<sup>r</sup> le Curé, tête nue,  
vêtu de sa houppelande, absorbé dans sa  
prière, ne relevait personne... et la mégère  
faisait le poing dans sa direction... Comble  
de l'horreur!

Marchant avec mon petit frère sur le  
trottoir d'en face, je n'en avais pas peur, car  
j'étais sûre que nos anges gardiens, tout puissants,  
-disait le Maître, barraient le route à ce  
-démon. Maman aussi savait la vigilance de  
mes anges gardiens!

Quand la porte de la maison de cette  
femme était ouverte, -de loin je regardais si je

14

ne voyais pas des flammes au fond de sa demeure  
car pour moi, elle vivait avec les diables, ceux du  
grand catéchisme, ... et un jour ils l'emporteraient.

Ce jour vint ! -

Ce soir-là nous faisons notre prière à genoux près  
du lit de Renée. La fenêtre était ouverte. Maman,  
assise, tenait le petit frère sur ses genoux. Soudain  
un hurlement et des clameurs emplirent la chambre,  
et de fugitives lueurs dansèrent au plafond, tandis  
qu'on frappait violemment à notre porte en  
appelant Maman - vite, elle tendit le Petit à  
Renée et partit - nous restions silencieux, soncins

A son retour, Maman expliqua  
à Renée que ma vilaine d'émone avait renversé  
sur elle une bouteille d'essence de therobentrie,  
laquelle avait mis feu à ses vêtements; affolée  
la malheureuse courait dans la rue en criant,  
se débattant, ce qui attirait la flamme, puis  
sombait. ... Maman, le Providence du quartier,  
avait été appelée pour les secours - secours non  
possible devant un tel désastre !

Mémé a encore 2 ou trois de ces lampes "pigeons".

Le geste devait être un geste de prudence... en cas d'incident ou d'accident, la lumière était là...

15  
des voisines revenant avec Maman répétaient ce joli mot "thérébentine" -- Mais pour moi, ce mot cachait la redoutable vérité. Dans ma petite tête, j'étais sûre que le diable était venu prendre cette femme - et personne n'osait le dire: C'était tout simple! -

Ma foi excitait mon imagination, maintenant, ma foi "illumine mon intelligence" S<sup>t</sup> Aug.

Maman aussi entretenait le vie de cette foi avec plus de discrétion que les Religieuses; néanmoins elle s'associait rigoureusement à notre prière du soir.

Nous étions toujours pressés, le matin; cependant quand nous la quittons elle disait "Avez-vous pris vos précautions?... avez-vous un mouchoir? Prenez vos anges en route! >>

Quand nous étions couchés, Maman plaçait dans notre chambre, sur une étagère, une lampe pigeon qui brûlait toute la nuit. Or la petite flamme, dans son globe de verre, envoyait au plafond une lumière mouvante dessinant mille arabesques: Je voyais là nos anges gardiens prant

16  
et dansant pendant notre sommeil ! Comme les 5 amuseuses.

Quand il nous arrivait d'être obligés de coucher à deux Maman recommandait de laisser sur la couture du drap, le <sup>placé</sup> des anges... ce qui évitait bien des <sup>troubles</sup> <sup>à</sup> <sup>nos</sup> <sup>seins</sup> <sup>et</sup> <sup>à</sup> <sup>nos</sup> <sup>yeux</sup> <sup>et</sup> <sup>à</sup> <sup>nos</sup> <sup>oreilles</sup> ! --- Ainsi nous nous endormions en bonne compagnie, et dans le calme absolu...

(Grand, Doree, je faisais chaque nuit mon "tour de dortoir", j'aimais à retrouver sur le visage des enfants endormis, cet abandon, cette paix dont Maman nous pénétrait. Les Pensionnaires disaient aussi en se déshabillant " que les St Anges visitent notre demeure... ")

Il arrivait que notre petite chienne Miss se faufila sous le lit pendant notre prière ; alors Renée nous persuadait qu'elle se transformait ~~en~~ en démon... Nous n'en étions que plus appliqués à réciter nos formules. Car Renée très sévère saisissait bien des occasions pour exciter notre émoi !

N'avait-elle pas imaginé que j'étais une enfant trouvée, abandonnée par des saltimbanques et recueillie par Maman : elle

17

alléguait que seule, dans la famille je n'avais pas  
les yeux bleus, et les cheveux frisés - Preuves irréfutables  
Elle me disait cela tout bas, quand nous étions  
seules - Son insistance finit par me troubler et me  
causer un vrai chagrin - - Alors je posais la ques-  
tion à Maman. Celle-ci, surprise, gronda sé-  
rièvement Renée, mais Renée finit mouche, con-  
traintement se rengorgant: "Maman ne veut pas  
que tu aies de la peine", me disait-elle  
secrètement. Je restais inquiète: Nos livres  
de lecture retraçaient souvent des histoires d'en-  
fants perdus, retrouvés... tout était dans les  
choses possibles!

La naissance de Marie-Louise dissipait  
ma peine secrète "Elle a les yeux de  
Blanche" disait-on! J'étais donc bien  
de la famille! Peu après lors d'un voyage  
Papa rencontre un ami éloigné: Heureux  
de se retrouver les deux hommes parlaient  
gaiement, quand l'ami m'aperçut près de  
Papa! "Oh tu as le une jolie petite fille,

s'exclama-t-elle, elle ressemble fichement à ta 18  
femme!» Ce double compliment gomme d'un  
coup les insinuations de Renée... Quand elle re-  
prenait ses dadas, je lui tirais la langue -  
j'étais frendie... Maman détestait les "villains  
manières", mais je n'étais plus vulnérable à  
ses tapineries qui cesserent peu à peu!

Renée, devenue l'aînée, nous dominait  
de toute la force de son tempérament; ses succès  
scolaires, son intelligence vive le justifiait. Elle  
lisait beaucoup et nous recoutait ses lectures;  
souvent elle les mimait, les enjolivait, et nous  
l'admirions sans réserve. Elle transformait  
en pièces de théâtre les récits de M<sup>me</sup> de Ségur =  
Elle était M<sup>me</sup> de Rosbourg, M<sup>me</sup> <sup>et Marcelle</sup> de Pinay; j'étais  
"la bonne" comme on disait! Les thèmes  
changeaient, mais les rôles ne variaient pas.

Un jour Maman sortit pour des  
courses (c'était assez rare) et comme d'habitude  
nous confia à Renée. Celle-ci lisait d'oreilles  
des anecdotes sur les nègres... N'est-elle pas la

fantaisie de nous transformer en nègre, 19  
pour jouer la comédie qu'elle avait inventée. —

Assis par terre, vêtus de nos tophes noirs, elle commença avec du cirage à se barbouiller la figure, elle fit la même opération à Manuelle, puis à moi — je soupçonnais un peu, le cirage me brûlant un peu le peau. Elle commençait à ~~noircir~~ <sup>noircir</sup> le front du petit frère quand Maman rentra! — Une Maman horrifiée qui ne reconnaissait plus ses enfants! —

Plus tard Maman nous dit le peine qu'elle eut, et le temps qu'elle mit à nettoyer nos visages! et avec quoi enlever cette pâte dont elle ignorait la composition? et comment éviter de décrocher le peau? L'eau ne dissolvait rien. Il fallait à tout prix que fronts et joues ne gardent aucune trace de brûlure. Maman n'eut pas même pas la spontanéité de grandir tant il fallait agir vite et calmer l'irritation de le peau qui déjà nous démangeait! —

Dans le même temps Renée voulut nous coiffer  
"à la mode" et nous faire "des chignons" .c. a. d. des  
franges qui recouvraient le front. Les ciseaux  
fonctionnaient bien, mais le main qui les  
tenait, était maladroite! Maman rebouva  
ses filles tondues sur le devant du crâne, des  
mèches de cheveux se dressant dans tous les  
sens! Maman dû couper court nos trois  
crinières, pour discipliner l'ensemble de ce  
qui restait!

Je ne fus pas mécontente d'avoir les  
cheveux courts. Chaque matin, je disais: Maman  
"ça tire", quand, après une nuit, il fallait  
démêler ces abondants et longs cheveux!  
Cette souffrance redoutée n'existait plus,  
mais elle revint assez vite.

Maman affirmait, après cette  
aventure, qu'elle avait retrouvé avec joie  
nos cheveux longs et épais, mais qu'ils  
avaient perdu leur souplesse soyeuse!

Des qu'ils reprisent leur taille, nous  
fumes recouffées "comme d'habitude" -

En temps ordinaire, les cheveux du dessus de  
la tête étaient nattés, et cette 1<sup>ère</sup> natte entraient 21  
dans une seconde qui prenait tout l'ensemble.  
Un ruban nouait l'extrémité. Ce ruban,  
assez étroit, glissait souvent; on le perdait  
alors. — (Quand la "barrette" parut  
sur le marché, ce fut un bienfait pour  
tout le monde! —)

Les jours de cérémonie, sur le haut  
de la tête, on plaçait de larges rubans blancs,  
ou de couleur semblable à la robe. —  
Les cheveux étaient nattés, et le haut de la tête  
était couvert de rubans blancs. —  
Ces, de l'arrangement du poignet. —  
Les rubans de la jupe et culottes étaient  
souvent faits de dentelle. —  
L'arrangement des vêtements  
était très soigné.

La coupe de cheveux entreprise par Renée  
m'a entraînée à décrire coiffure et vêtements! —  
Je reviens à notre enfance. — <sup>C'est au</sup> cours d'un de  
ces théâtres improvisés par Renée que les deux  
grands soeurs désobéirent sérieusement:

Decrire les rues page 17

elles avaient pris la liberté d'ouvrir l'armoire 23  
de Maman pour s'habiller en "dame". Devant la  
glace, elles essayaient chapeau, gants, petits <sup>et un bonnet</sup> joliettes  
cintre, réticule, même un collier. Leur tablier  
noir noué par les manches autour de leur taille  
constituait leurs fupes... C'était monstrueux  
d'ouvrir l'armoire sans permission et plus encore  
de se vêtir des choses de Maman. Beaucoup  
de désordre sans doute accompagnait ce pillage.

... Maman désire qu'elle se  
débarrasserait de ses deux filles en les vendant au  
"pattier"! Le pattier était un homme dur,  
dont le voir me faisait peur. Il parcourait les  
rues en poussant devant lui une charrette  
à deux roues sur laquelle s'étalait deux grands  
sacs: Il criait "aux pattes, aux pattes". Il en-  
trait partout sans façon, prenait poquets de  
chiffons, peaux de lapin qu'il pesait som-  
mairement avec une balance romaine,  
payait avec quelques pièces de monnaie, et  
repartait sans s'en luer. Mais plus grave,  
qui nous le faisait fuir, on disait qu'il em-

portait dans ses sacs, les enfants désobéissants! - 23  
C'était vrai... Je l'avais vu... du portail où j'étais  
souvent à l'effut de ce qui se passait dans la rue,  
(domaine à nous interdit) - Le "pattier" avait pris  
une petite fille dans un groupe qui fonait en  
se disputant, et lui enflait la tête dans le sac;  
les hurlements du groupe avaient obligé l'homme  
à libérer sa victime, il l'avait d'ailleurs reposée  
tout doucement par terre, avant de reprendre son  
chemin. Chose curieuse, aucune maman n'était  
intervenue - - -

Le "Pottier" allait donc emmener mes  
deux sœurs, elles sanglotaient tandis que Maman  
à genoux devant le petit commode, tirait  
du dernier tiroir des morceaux d'étoffe qu'elle  
enfermait dans un linge noué par les 4 coins :-  
le trousseau à emporter! J'ai gardé une  
image vivante de Maman pendant cette besogne.  
Ô innocence des enfants: nous savions pourtant  
que ce troisième tiroir ne contenait que les "tom-  
beés" de nos vêtements nécessaires aux raccommodages,  
comment pourrions-nous prendre au sérieux cet

apprêt d'un trousseau! Maman empaquetait tout  
simplement une série de morceaux d'étoffes inutilisées

Pour une fois où je n'étais pas solidaire  
de mes sœurs, je les regardais pleurer; j'étais aussi  
désolé... Que sera la Maison quand elles seront  
parties -- déjà l'absence de Marie-Louise. Serai-je  
alors seule avec mon petit frère? --

Le Pater me faisait pas ce jour-là! --  
Mais la crainte de cet homme reste dans mon  
cœur! --

L'imagination de Renée grandissait  
avec elle-même -- Après les récits sur les nègres,  
elle nous séduisait par des histoires d'indiens.

Un jour de grande chaleur je voulus jouer,  
avec Jean, "aux indiens." Je persuadais le  
Petit qu'il fallait se dévêtir et se couvrir de  
feuillage. Jean résistait quelque peu. ---

Il fut très difficile de s'habiller avec  
de la Vigne-Vierge, ou des petites branches;  
tout glissait sur notre corps nu, je recom-  
mençais cent fois mon manège, avec peine!  
Alertée sans doute par notre silence,

C'est le ton et le regard de Maman qui me révéla pour toujours "la pudeur"

Maman rit - Je m'expliquais - 25

Pendant qu'elle nous passait <sup>prestement</sup> nos chemises, nos vêtements respectifs, Maman dit très doucement que nous ne devions jamais, jamais être "Kunu". Elle employait parfois cette expression pour nous interdire de courir en chemise à travers nos chambres... (la chemise découvrait nos bras mais descendait jusqu'aux genoux!) J'écrivais ainsi le mot car je croyais qu'il désignait seulement une absence d'habit - C'est plus tard que j'en découvris le véritable orthographe

que de "culs nus" s'étaient maintenant sur les écrans, les affiches, les rues et les plages! -

Jean et moi avions donc tout le jardin pour nos jeux - Dans un angle de la clôture un puits marquait le seul endroit interdit d'accès. Dans ces puits, disait-on à tous les enfants il y avait au fond "la mère en queue" qui happait tous les Petits qui s'approchaient - Il n'était pas question de désobéir : ce trou sombre par lui-même faisait peur.

25  
Quand venait le femme de lessive, ce puits était entouré de bagnets de bois, de lessiveuse de zinc qu'il était facile de remplir sur place -- L'eau a toujours attiré les enfants. Un jour donc je m'approchais avec Jean d'une seille pleine d'eau propre, et bien à la hauteur de notre main -- Nous avons d'abord tapoté cette eau qu'il ne fallait pas salir, puis j'en lançais au visage de Jean qui riposta -- et en riant à perdre haleine on intensifia les lancées réciproques, inondant nos visages et nos vêtements! --

Quand Maman arriva, attirée par nos rires fous, elle trouve ses deux enfants trempés jus qu'aux os : leurs cheveux ruisselaient... Et qui plus est, en folâtrant, Jean avait fait pipi dans sa culotte. Je fus fouettée et changée bien sûr, mais le petit frère du enfiler une de mes vieilles robes! Je le renvoie encore, pleurant, adossé au tronc du gros cerisier, ne bougeant pas bouger, pas bouger dans cet accoutrement de fille! Il semblait misérable, et immobile devant lui, je le regardais consternée.

(1) "en attendant que sèche sa culotte"

(1) une paume était un petit ballon plein, un peu plus grosse que le poing, fait d'une sorte de caoutchouc. On lançait vigoureusement la paume contre un mur qui la renvoyait dans le même trajectoire. Avant de la rattraper, des mouvements rapides de bras et de jambes et de tout le corps devaient être exécutés...

Il y avait aussi "le palet", petit disque plat que l'on poussait, perché sur un seul pied, à travers des dessins géométriques (ronds et carrés, tracés sur le sol).

On nomme certains de ces jeux dans la rue de Marie de Bourgogne, fille de Charles le Téméraire!

J'avais bien ouze ou douze ans quand vint à la mode le jeu de diabolo - interdit en classe - j'y excellais!

Nous jouions aussi "aux osselets"! Pas question d'acheter le jeu dans la folie boîte! Non! Maman avec soin dénégait l'osselet chaque fois qu'elle achetait un gigot de mouton; bien dénégé de sa chair, bouilli à part, Maman le teintait en bleu ou rouge avant de le lui en faire. Nous en avions une collection... tandis que quelques "mes de nos" compagnes jouaient aux osselets avec des cailloux!

Comme nous n'allions jamais nous promener dans les environs, le jardin était notre univers: la balançoire, le corde à sauter, le cerceau, la paume...<sup>(1)</sup> proposaient à nos imaginations mille jeux nouveaux, où bras et jambes s'écartaient allégrement. Nos devanciers et contemporains largement les futurs cours de gymnastique imposés aux programmes scolaires après la première guerre mondiale.

En dehors de tout ces jeux, je prenais mon plus grand plaisir à grimper aux arbres: j'ai appris à Jean cette fois personnelle... J'atteignais les plus hautes branches, malgré jupons et jupes qui gênent, ô combien, mon ascension!... Au temps des cerises, j'étais perchée dans le domaine des oiseaux, et comme eux, je mangeais... du fruit défendu, car il n'était pas permis de manger entre les repas!... Je dus dégringoler rapidement pour recevoir la punition inévitable, la fessée, au pied de l'arbre. J'avais bien honte d'être punie dehors. J'implorais inutilement "Chez nous, Maman, chez nous!" - Rémi n'a pas manqué de me répéter, avec malice, et surtout <sup>ce</sup> "Chez nous Maman" -

De même nous ne touchions pas aux fleurs - Certaines corolles étaient de réséda. Maman aimait cette fleur et son parfum.

28  
Cette sottise mise à part, je crois pouvoir affirmer que nous ne touchions jamais à aucun fruit du jardin, pas même aux petites groseilles rouges, encore moins aux fraises : tout était réservé au dessert ou aux confitures.

Ce souvenir en réveille un autre : Maman était allée en course un après-midi, et dans la crainte de n'être pas là, à notre retour de classe, elle avait disposé sur la table de la cuisine, 4 tranches de pain, 4 demi-barres de chocolat, et une coupe de cerises. J'arrivais le premier avec Jean - Sagement nous avons mangé pain et chocolat, et pris quelques cerises, ce que je jugeais être notre part... Mais je prenais encore une cerise, et encore une autre... si bien, qu'avec effort je m'a perçus <sup>sondais</sup> que j'avais réduite à rien la part de mes deux aînées, alors j'avais les dernières cerises existant dans la coupe!... Oh! que Maman me fit honte de cette gourmandise! A vrai dire, je n'avais pas pris conscience que le tas diminuait... une de +, une de moins!... C'est quand le récipient fut en partie vide que j'ai réalisé ma sottise.

car jamais je n'aurais voulu priver mes sœurs<sup>29</sup>  
de leur goûter! — Ce que les adultes appellent  
"sabbat" d'enfants désignent en fait, des actes rare-  
ment prémédités.

Naturellement Renée a fêté cette aventure à sa  
manière: plusieurs fois j'ai trouvé mes poches de  
tablier pleines de feuilles ou de queues de cerise mêlées  
à des petits cailloux.

Les grand-mères de maman, même les topcié-  
nières de Renée<sup>ne</sup> m'enlevaient ma joie de vivre: elles fai-  
saient partie de la vie familiale, et un temps de joie  
succédait toujours aux rares temps de pleurs! —

D'ailleurs Maman fouettait peu, une ou deux  
fois l'an, tandis que le regard qui accompagnait  
ses réprimandes nous chagrinait toujours! —

Quand je quittais mes yeux de pleurs  
au, je me reposais en prenant ma poupée: Je n'en  
avais qu'une, bien sûr, — elle devait coûter 15 à  
20 sous —, et je la chérissais; ses beaux yeux mobiles  
son sourire immobile, ses cheveux bien frisés, ses  
joues roses me comblaient d'admiration. Sa tête était  
de porcelaine, son corps d'un produit dur et léger!

je multipliais les nœuds de rubans - de faiveaux - dans ses cheveux, autour de son cou; j'avais la patience d'enfiler des perles pour l'affubler de colliers, de bracelets! - Elle perdait souvent ses petits souliers plats que je cherchais partout... Marcelle qui aimait rester tranquille enrichissait son trousseau: Je vois Marcelle brochant un minuscule col blanc pour garnir un petit tablier à volants! - Pour me prouper, j'avais parfois des désirs obsédants, et par tous les moyens je cherchais à les réaliser: c'est ainsi que j'avais imaginé lui fournir des souliers en vrai cuir. J'obtenais de Marcelle de me les confectionner: je l'aidais à découper une tige d'une de nos vieilles bottines; avec une grosse aiguille elle essaye de coudre... Mais elle se fâcha doucement, et abandonna ce travail. Deux jours après, le doigt blessé, le main, très enflé le faisait beaucoup souffrir. "un mal blanc" selon le langage du temps se formait (un abcès, un panaris); Marcelle avait tant de fièvre que le Docteur dû venir... J'étais désolée de le voir pleurer

pendant les pausements - Ma poupée n'eut jamais 31  
plus de sauteries semblables aux miens. -

Mon amour, mes soins pour cette enfant chérie ne  
résolvaient pas la question que je me posais : « Pourquoi  
son corps, ses pieds ses mains restaient-ils si froids ?  
Je m'efforçais à essayer de les réchauffer. Parfois,  
avant de partir en classe, je l'enfouissais sous mon  
écharpe en espérant la retrouver atténuée - j'étais  
toujours déçue.

Je reçus un jour, d'un ami de Papa, une  
poupée nègre. Je l'aimais aussi, bien sûr, et le  
câlinais à son tour. Mais elle m'intéressait. Son regard  
étrange, sa bouche sérieuse, ses cheveux crépus que  
je ne pouvais pas peigner, sa robe rouge collée à  
son corps, et par dessus tout, cette petite bistre du visage  
des mains et des pieds, me faisaient poser mille  
questions. - Bref un jour, je cassai sa  
tête avec un marteau pour voir si son âme  
était aussi noire que son corps. - Je n'ai rien  
vu ! - Je restais confondue devant cette  
tête brisée que je ne pouvais pas recoller.  
J'ai gardé longtemps ce souvenir d'avoir cassé

Plus tard...

cette pouspée. Je n'avais pas prévu que je ne 32  
pourrais pas la reconstituer! - Je promenais ma pou-  
pée dans une "charrette anglaise" à sautelle, petit siège  
(parfois double) fermé de lattes de bois, et monté sur  
deux roues, deux bras de même bois permettaient de  
diriger la charrette. Je désirais ardemment, une vraie  
voiture d'enfant, avec capote... mais c'était trop  
cher! - Ce désir, jamais réalisé ~~resta si~~ <sup>de Noël</sup> ~~rif~~, que mon  
1<sup>er</sup> cadeau, à ma filleule, Bambine, comme on l'ap-  
pelait (Marie Polanchu), fut une petite voiture  
de poupée telle que je l'avais rêvée qu'on appelle  
parfois "pouspette".

Ce qui me fait évoquer notre "vraie" voi-  
ture d'enfants où, tous, nous avons été promenés.  
C'était une grande corbeille de fougères, <sup>pressés</sup> teinte en brun,  
de forme ovale, assez profonde: deux sièges en  
vis à vis permettaient d'allier deux bébés, et même  
dans le fond une poche quadrangulaire permettait  
d'être assis normalement. L'intérieur, la corbeille  
était capitonnée: ses vastes dimensions offraient  
la possibilité de la garnir de nombreux coussins!  
La capote, en fougère également était tendue d'une toile <sup>épaisse</sup>

32  
33  
Mon dernier souvenir de cette voiture, qui a pour-  
tant réchoué "la petite sœur", remonte à un jour  
d'orage : les rues ravines par le déluge devaient être si  
chargées de boue, <sup>qu'elles</sup> obligèrent Maman à venir nous  
chercher, Jean et moi, à la sortie de classe, avec  
"la voiture". Nous nous sommes bien amusés tous deux,  
assis face à face, et roulés avec précaution ! Souvenir  
heureux.

Avec le siècle nouveau, le XX<sup>e</sup>, j'atteignais mes  
cinq ans. Je quittais l'asile, Jean, pour entrer dans  
"la grande classe" et suivre mes aînées.

Il me semble alors que je devenais plus  
attentive à mon environnement. J'écoutais Maman  
parler avec Renée et Marcelle, je la regardais aller  
et venir dans la maison... Elle s'intéressait beaucoup  
à notre vie scolaire. Intelligente et cultivée, elle com-  
plétait nos devoirs du soir par ses explications, elle  
nous lisait des histoires, nous racontait des faits histo-  
riques, des faits de l'actualité = la guerre des Boers,  
l'incendie du Bazar de la Charité, le Volcan de la Mar-  
tinique. La Presse commençait à éditer de images en couleurs  
que Maman nous commentait parfois! -

Maman parlait aussi de notre petite enfance - René  
avait failli être étouffé par un chat, couché sur sa  
poitrine, dans son berceau; dès lors Pops dressait ses chiens  
à poursuivre les chats - Je n'ai donc pas connu de chat  
à la maison... Marcelle avait roulé dans un escalier, et  
en avait gardé longtemps mal aux dents - Maman ra-  
contait aussi qu'à 9 mois, atteinte de "cholérine" dysen-  
teric mortelle par les pompes, elle m'avait vue con-  
damner par le docteur - Le lait était interdit - alors  
Maman avait imaginé de faire griller du pain,  
de le faire bouillir q. q. minutes dans l'eau, et  
après avoir filtré soigneusement le liquide, en  
remplir mes tiberons. Quand la phase aiguë de  
la maladie fut terminée, je dormis 36 h. sans m'é-  
veiller; le Docteur me croyait morte, et Maman  
mettait de temps à autre un miroir devant ma  
bouche pour vérifier si je respirais encore --

( Je pense maintenant à la parole de  
l'Évangile "S'il dort, il est guéri!" )

Je vois encore Maman à la cuisine  
Elle se faisait aider au ménage, ~~mais~~ non à la  
cuisine -- Mais Maman " n'aimait pas nous voir

Le "fourneau" était donc un danger permanent qu'il ne fallait pas approcher

près d'elle à la cuisine, il y avait, le, trop de dangers. 25  
"Le fourneau" d'abord, appelé maintenant cuisinière, marchait au charbon tout le jour. Dans cette masse de fonte cubique, le foyer était à l'extrémité gauche, et "la bouillotte", à droite. La bouillotte était un réservoir inclus dans le poêle, et fermée par un couvercle de cuivre, (toujours bien astiqué), elle se vidait par un robinet de cuivre, à mi-hauteur! Quel est l'enfant qui n'est pas tenté d'ouvrir un robinet? On savait les nombreux accidents que causait ce robinet qui donnait de l'eau bouillante! La porte du foyer était souvent ouverte pour attiser la combustion du charbon, et avec un ringard, on secouait le charbon incandescent pour faire tomber les cendres. Tentation d'introduire le ringard dans ce feu rougeant ou d'y allumer des morceaux de papier... souffler sur une flamme était une joie. Il y avait les casseroles sur le fourneau, avec leur liquide brûlant; il pouvait se faire qu'en frotant leur queue, on les renversât! - -

Le cuisine n'était donc pas  
« la place d'un enfant » → disait maman ←

Nous regardions encore Maman plumer une volaille  
ou un pigeon. Ces volatiles s'achetaient vivants, au marché.  
Maman qui savait tout faire, avait elle-même ces  
pêches. Elle s'entourait alors d'un tablier épais, bleuté, spécialisé  
à cet office. Pour tuer un poulet, elle coupait q. q. chose au fond  
de son bec; il saignait beaucoup, se débattait, et mourait -  
Maman alors le plumait; elle s'arrogeait ce travail car en  
général « les femmes déchiraient le peau en arrachant les  
plumes » disait-elle. Puis bien plumé, le poulet était flam-  
bé. Dans une assiette Maman y mettait un peu d'alcool  
à brûler, y mettait le feu, et maintenant rapidement, en  
le retournant le corps au dessus de la flamme bleue!

Maman avait les pigeons en leur versant quelques  
gouttes d'eau de vie dans le bec - elle n'aimait pas les  
"étouffer". — Nous regardions cela de loin! —

Parfois le poulet avait des peur - Maman  
s'en irritait: « la fermière n'était donc pas propre... » (1) →

Il y avait le tiroir de la table-de cuisine où tous  
les couteaux de toute taille, étaient alignés. — (35)

Que sais-je encore? des bouteilles, des pots qu'il  
ne fallait pas toucher —

Mais, nous enfants à la cuisine quand Maman  
faisait des crêpes — usq souvent en hiver. Nous  
aimions le voir faire sauter la crêpe dans la  
poêle, d'un mouvement sûr et bref! — Maman nous  
partageait la 1<sup>ère</sup> crêpe — c'était bonne gâterie! Elle  
nous racontait aussi, en riant, qu'autrefois, quand la  
cuisine se faisait dans le cheminée, sa grand'mère  
lançait la crêpe dans le cheminée et courait la  
rattraper au dehors — la crêpe était bien  
"retournée"!

À la cuisine encore, sur un rayon, s'ali-  
gnaient les lampes, lampes à pétroles, à essence  
Nous ne devions pas les prendre, et ne fâmes  
porter une lampe allumée. Celles-ci étaient  
remplies le matin, c'était le 1<sup>er</sup> travail de la  
domestique ou femme de ménage, avec le  
soin des chaussures. Il y avait tant de boue  
dans les rues (j'ai connu l'osme avec sa boue)

Maman ne nous a jamais astreint à cirer nos chaussures, ni à faire nos lits - PPa qui veillait tant à ce que nous sachions nous "servir" nous-même faisait exception pour ces deux officiers -

(1) suite de la page précédente = Ces minuscules petits insectes n'étaient pas un danger pour nos cheveux - Maman, avant de "plumer" s'enduisait mains et poignets d'huile ordinaire - les poils s'y collaient, puis les plumes étaient dément brulées dehors, et le gros tablier plongé dans le "lissus" - Ce mot désignait l'eau savonneuse qui restait dans la baignoire après le blanchiment du linge - Le "lissus" était soigneusement couverte d'une terraine à l'autre dans une seille de bois Il servait à décrasser en premier lieu des linge très sale certains tabliers, torchons, serpillières ...

(2) blanc à l'intérieur, bleue à l'extérieur

qui il fallait cirer ses chaussures tous les jours. 37  
Maman ne se couchait jamais sans avoir vérifié si la boîte d'allumettes était à sa place, et si le seau, à la cuisine, était plein d'eau.

Ces coutumes familiales indiquent les mesures de prudence toujours en éveil chez les mères ... On était témoin d'autant d'accidents, provoqués par le feu, surtout! -

Et la cuisine encore était suspendu la série de casseroles en usage = Les 8 ou 10 casseroles de cuivre avec leur couvercle plat pourvu d'un manche : ces ustensiles le servaient peu, à l'ordinaire on usait des casseroles de terre, de fonte ou d'émail, selon les mets à cuire, ou la viande à rotir. - C'est dans une belle casserole d'émail<sup>(1)</sup> qu'elle confectionnait un dessert préféré : les oeufs à la neige  
Je n'ai jamais retrouvé le goût des mets que Maman faisait elle-même - Était-ce dû au mode de cuisson, aux casseroles employées, ou aux aromates cueillis au jardin?  
Maman aimait le parfum de la noix muscade.

Les casseroles de cuire nous ont été volées <sup>en</sup> <sup>totalité</sup> par le maguis en 1944. Je garde encore de Maman 2 casseroles de fonte avec lesquelles je cuisine en sécurité car viande et légumes n'y brûlent jamais. J'ai aussi un plat en émail où Maman nous faisait des têt-fait. Effectivement, je les réussis mieux là qu'en tout autre récipient - mais ce n'est pas encore parfait.

Quand Maman ne cuisinait pas, elle cousait; ses doigts étaient habiles en broderie et dentelles! Je la revais, le soir, près de nous qui faisons nos devoirs scolaires, tandis qu'elle brodait des bandes de ransouk. Son visage, attentif à son travail, recevait les reflets dorés de la lumière de la lampe... Que Maman était belle ainsi! Les bandes de broderie étaient destinées à nous parer de "Charlottes", coiffure à la mode composée d'une calotte ronde de même tissu que les volants qui se superposaient autour de cette calotte. Le tout était monté sur fil de laiton - la lingère ajustait l'ensemble du tissu, et Maman enfilait

de l'arnica, de la teinture d'iode, de l'alcool

la coiffure en nous l'essayant. J'aimais beaucoup  
cette mode, et les trois sœurs devaient être très  
jolies sous cette couronne de broderie blanche!

Maman était habile de ses doigts, et  
son esprit d'adaptation, d'invention lui permettait de  
rendre service autour d'elle: Les religieuses enseignantes  
tenaient sur "ouvrier" où elles employaient des  
filles, à partir du certificat d'études, qui travaillaient  
l'ancien - rayon lingerie - pour les grands magasins de  
Paris. Une de ces religieuses est venue un jour, ap-  
porter à Maman une petite rose de dentelle, pour  
savoir comment "commencer" la confection de cet  
ouvrage si joli. Après examen attentif, Maman ren-  
seignait la religieuse reconnaissante!

Cette faculté "d'être à l'écoute" comme on  
dit maintenant, faisait de Maman le Providence  
du quartier. Les voisines venaient demander de la  
camomille, du tilleul, amenaient une enfant qui  
souffrait d'un bobo. Parfois c'était de leurs peines dont  
vendaient parler ces Dames..... Je le suppose, car  
Maman me disait "Va t'amuser", je filais.....  
ma curiosité était frustrée!

Du point de vue religieux, quel souvenir  
 ai-je de Maman? Elle nous parlait peu de Dieu  
 de la Providence, mais par son attitude elle for-  
 tificait en nous l'enseignement des Religieuses. Elle  
 priait toujours avec nous le soir, courte prière (que  
 je sais encore) dont elle surveillait la tenue, comme  
 la perfection des mots... intransigeante sur le  
 respect du à tout ce qui concernait "la piété",  
 elle grondait pour le plus petit mensonge, même  
 pour une simple entorse à la vérité... et n'aurait pas  
 supporté le moindre chaperon... je ne crois  
 pas avoir chipé un morceau de sucre dans  
 le sucrier... Une fois je suis rentrée  
 de classe, les deux poches de mon tablier pleines  
 de bonbons, l'irritation de Maman fut à son  
 comble! J'expliquais qu'une petite compagne  
 avait un grd sac de bonbons et avait partagé  
 avec moi... Maman prit les sucreries et partit.  
 J'ai su, après coup, qu'elle avait reporté le tout à  
 l'épicière, celle-ci s'aperçut alors du vol commis à  
 sa devanture... La mère de la petite voleuse n'ap-  
 précia pas la démarche de Maman!...

41

Maman dut profiter de cette incident pour nous recommander avec insistance de ne jamais rien accepter d'une personne inconnue, et de ne pas entrer en conversation avec elle. Maman revint plusieurs fois sur ce sujet. Ce conseil maternel me revint souvent à la mémoire au cours de nos voyages -

Mais aucune trace de ferveur ni de religion →

Le voyage nous apportait aussi son expérience religieuse : Dans un petit square de la ville se trouvait une statue de la Vierge posée sur un socle assez haut. Les gens disaient : "C'est la Sainte... on demande à la Sainte..." Or il advint qu'on essaya de défoncer et de faire tomber la madone, sans y réussir ; mais le geste avait impressionné le quartier et tout bas, tout le monde désignait le coupable. Celui-ci peintre en bâtiment de son métier tomba dans un récipient plein de vitriol. Brûlé grièvement au visage, il devint aveugle. « Dieu n'aime pas qu'on essaie de faire du mal à la Vierge » dit une femme à Haman.

41

Maman nous fit alors promettre de ne jamais jamais accepter quoique ce soit d'une petite élève - Ceci fut une bonne leçon d'honnêteté!

— Si Maman parlait peu de Dieu, elle nous érognait volontiers la Sainte Vierge, et les Anges. Elle tenait essentiellement à ce que nous portions au cou "la médaille miraculeuse" - Cette médaille avait son histoire au long du XIX<sup>e</sup> siècle, tout le monde connaissait les promesses de la Vierge qui <sup>apparut</sup> ~~frappa~~ en 1830 dans une chapelle de Paris. Dès lors, ses statues (souvent en porcelaine) ses médailles étaient mondialement recherchées. Maman y avait foi : Superstition ? Surement pas - Mais l'humble certitude que la Vierge pouvait protéger ses enfants, plus, infiniment plus, qu'elle ne le pouvait elle-même. Pour comprendre cette Foi, il faut retrouver ce temps où les accidents irrationnels étaient fréquents, où les épidémies décimaient les familles ; on cotoyait dans la rue des bossus, des boiteux, des infirmes de toutes sortes, et les convois funèbres sillonnaient souvent la chaussée. Comment ne pas prier ? Tous les gens, sauf

Ce mot "méricant" <sup>(42)</sup> me rappelle une autre scène :  
Un Vendredi saint, - jour sacré, tous les magasins étaient  
fermés ce jour-là - un grand banquet fut organisé  
dans la cité, où le porc était à la base de tous les  
plats - scandale terrifiant pour tout le monde -  
Or je vois encore Papa, rentrant d'une course, et  
disant à Maman : « X vient d'être foudroyé en plein  
banquet : il se levait pour lancer ses blasphèmes,  
quand il s'effaissa subitement »

Pour nous, la leçon était claire !

Cependant Maman acceptait de nous laisser croire  
aux légendes du temps : le Noël nous mettais nos souliers  
sous le cheminée. L'enfant Jésus était pauvre et ne apportait  
qu'une orange, q. q. papillottes... un eragon neuf, ... etc.  
Puis nous ~~les~~ mettais à nouveau nos bottines en place  
la veille du nouvel An... et le Tierce les remplissait plus riche-  
ment de vrais fuchs, de lures - J'ai eu longtemps à ces appels  
du ciel qui me semblait de bonheur - Ai-je été déçu, quand la  
réalité s'impose à ma raison ? Non non, car le présent m'offrait  
d'autres rêves -

À Pâques, les cloches "portaient" <sup>le jour du Jeudi saint</sup> à Rome, et rapportaient  
des œufs teints que nous cherchions dans le jardin le jour de Pâques  
Maman riait avec nous.

les rares "méricants" disait Papa, se signaient au passage  
d'un enterrement ! - Nous vivions donc dans  
une ambiance où Dieu <sup>était</sup> invisible, mais présent !  
Les gens croyaient et interdisaient !

Maman était très bonne avec toutes les  
personnes qui nous servaient - Lingère, couturière  
repasseuse, "lavuse" se succédaient à la maison selon  
les besoins de la famille : toutes ces femmes avaient  
"leur jour" ou leur après-midi - Nous devions être très  
polies avec chacune d'elles - Oh ! la gronderie sévère  
que j'ai eue pour avoir dit à une femme de ménage  
« Vous ne savez pas boire au litre » c'est une expres-  
sion courante - et vulgaire sans doute - que j'avais  
entendu pour désigner quelqu'un qui laissait  
des toiles d'araignée au plafond - À l'automne  
comme au printemps naissent beaucoup de  
toiles d'araignées dans les angles <sup>du plafond</sup> <sup>aut.</sup> Il fallait de  
toute urgence leur faire la chasse avec une "tête de loup"

La femme de lessive était très laide... Était-elle  
édentée (mâchoires fréquentes) ou mal coiffée, ou négligée  
dans son vêtement ?... Je ne sais, mais sa laideur me  
heurtait. Elle avait une fille de mon âge, Gabrielle ;

compagne de jeu, très gentille. Un jour où elle  
 entra chez nous après sa mère, elle embrassa affectueu-  
 sement celle-ci avant de venir jouer! Le soir  
 je dis à Maman " je ne comprends pas que Gabrielle  
 embrasse une Maman si vilaine -- Maman  
 dit en me regardant bien : « Toutes les petites filles  
 trouvent leur Maman folle » Etait-ce possible?

Pendant une période <sup>de deux</sup> Maman a appris  
 à lire à une jeune fille à notre service. Pendant  
 que nous faisons nos devoirs autour de la table  
 de la salle à manger, Maman enseignait lecture  
 écriture et calcul à cette " grande personne " alors  
 que moi, à 6 ou 7 ans, j'étais déjà bien instruite.  
 Cela m'amusait beaucoup de l'entendre annoncer  
 ce que je lisais couramment. Or, j'avais  
 une quarantaine d'années, quand je fus  
 arrêtée, dans la rue de la Poste à Mont St. Vincent,  
 par une dame grisornante, bien mise, collier  
 et bracelets d'or et qui me dit :

- " Vous êtes bien M<sup>lle</sup> Rabut ?
- Oui, --
- Et vous êtes Blanche - Vous ressemblez tant  
 à votre Maman! - Vous ne pouvez pas vous

La commune donnait des bons de  
pain aux vieillards

vous soutenir de moi ! Mais quand j'étais à votre 44  
service j'ai dit à Madame Robert combien je désirais  
prendre un commerce ... cette pensée me hantait,  
mais je ne savais pas lire !!! Votre Mère m'a  
comprise et m'a instruite ... et même elle me  
donna beaucoup de conseils pour équilibrer mes  
comptes - j'ai réussi ... Je crois que c'est  
grâce à elle ! - »

Je restai <sup>très affectée par</sup> ~~cette~~ <sup>cette</sup> ~~rencontre~~ <sup>rencontre</sup>.  
Je pense encore à Maman quod le mot "par-  
tage" revient si souvent dans la bouche des <sup>chrétiens</sup> <sup>actuellement</sup>  
du temps de l'hiver surtout, de pauvres vieilles ap-  
portaient à la cuisine leur timbale pleine de  
pain et Maman y déversait une part du  
bouillon de légumes - du dîner du soir - Un  
mendiant ne partait jamais sans un morceau  
de pain et de sucre ... ou 1 ou 2 sous quand  
il le réclamait. - Un jour une femme, genre ro-  
manichel, chantait dans la rue, puis ramassait  
les pièces de monnaie qu'on lui faisait - Sa voix  
était splendide. Maman lui demande d'entrer  
et de chanter pour nous : Vous fumes émeuillés !  
Maman émue lui donne une pièce de 10 sous, en

argent, et pourtant nous n'étions pas riches ! Ses reman-  
ciements furent vibrants : elle embrassait longuement le  
main de Maman. Je restais fascinée par sa voix,  
autant que par son comportement.

Venait aussi le soir, à la tombée de nuit  
un homme tout maigre, au regard inquiet : il se fau-  
lait à travers les portes --- Il vendait des poppets d'allu-  
mettes en fraude (il les fabriquait lui-même, je pense)  
Maman en achetait ; ce n'était pas une économie  
car elles "prenaient mal" - « Mais, il faut bien que  
tout le monde vive » répliquait Maman à Papa,  
quand celui-ci lui reprochait cet achat.

Il entrât aussi toutes sortes de camelots ;  
mais eux-ci freppaient avant d'entrer. Maman  
semblait se méfier, et les recevait rapidement.  
Ils offraient fil, aiguilles, papiers à lettre, broches etc...  
« Ce sont souvent produits volés » disait-elle.  
Jeune mariée, nous racontait-elle, s'était introduit  
chez elle un de ces vendeurs qui le sollicitait avec une  
douceur ; elle eut peur quand elle le vit <sup>entrer et</sup> fermer la porte  
derrière lui. Mais à ce moment se réveilla son gros  
chien couché sous le table qui se précipita sur l'homme

① Des "berthes à lait", vase de métal d'une forme d'écumoire !.

↑ ces deux signales les allées et venues du "Fattier"

Le feu changea de camp = l'homme déguerpit en vitesse ! -

En grandissant, je prenais conscience de tout mon entourage, et la rue retenait vivement mon attention. Le matin au moment de partir en classe, arrivait le laitier, pontifical... Sa voiturette attelée de deux gros chiens contenait d'énormes bidons de lait<sup>(1)</sup>, il distribuait ce lait au moyen d'une "mesure" à longue tige qu'il versait habilement dans les tinales des clientes, il en rajoutait toujours un peu, pour "le bonne mesure".

"Le gueulard" poussait devant lui une charrette plate où s'étaient des légumes, il criait "oh hé, oh hé..." d'où son surnom sans doute.

Circulait aussi "le Caïfa" un grand homme efflanqué : sa marchandise était fermée dans un grand coffre montée sur deux roues - "Un Juif" disait Papa. Maman ne se dérangeait jamais au passage de ce vénérable !.

Au printemps "le cherrier" égayait la rue avec son troupeau de chèvres. Au son d'un harmonica, il annonçait son arrivée ! Maman permettait que nous allions fuir de lui avec nos gobelets : il les remplissait

Les chèvres se laissaient caresser ; je passais ma main sur leurs poils soyeux avec un bûche de craie, car elles étaient assez imprévisibles dans leur mouvement ; un gros chien les surveillait de près et ramenait bien vite à son rang la bête qui s'en écartait !

Les rues étaient éclairées soit au gaz, soit à l'acétylène !

en traçant ses chemins sur place... Tous les enfants du quartier accouraient, un verre à la main. Le chéri de mandait un ou deux sous selon la capacité du verre - Que ce lait tout chaud, tout moussieux, était bon ! -

Rarement, mais pour notre plus grand intérêt, surgissait le montreur d'ours... Deux ou trois de ces grosses bêtes dansaient lourdement au rythme de la musique de leur maître. Maman s'interdisait de franchir la grille. A travers les barreaux, on mettait une petite pièce dans l'écuell qui tendait l'un des animaux... mais nous secutions bien vite : ces bêtes me faisaient peur, malgré tout.

"L'allumeur de réverbère" marchait à grands pas ; en l'inter nous le reconstruisions en rentrant de classe. Il portait son long bâton surmonté d'une flamme, avec précaution et dignité - les rues étaient éclairées ! -

J'entendais venir de loin l'orgue de Barbarie, et j'accourais à la grille : c'était là, le plus grand jeu de mon enfance ! Collée au portail je regardais avec envie la femme, dans son accoutrement minable,

Je chantais les refrains de "Vieux poulou"

Le Matchiche

Mé-Touki-Ki, me turlinoie

Elle avait des yeux noirs

Ses petits pieds battaient le trottoir !!!

C'est le valse brune

Des chevaliers de la lune! -

L'orgue de Barbarie et ~~plaisait~~ aussi les misères  
du temps: il y avait des chants sur la guerre des Boers  
sur l'éclatement du volcan de la Martinique, sur l'incen-  
die du bagard de la Charité - etc -

tourner le manivelle en chantant à tue-tête. En avant  
du coffre de l'orgue, <sup>dans</sup> une sorte de corbillon d'armait un  
bibé, ... (Cette femme avait donc toujours un nouveau. né  
pe attendre le public?) ... ou bien, dans cette corbillon  
s'amusait un petit suive! les gamins accouraient!

- L'orgue de Barbarie animait vraiment la rue. J'y m'a  
appris toutes les chansons du début du siècle. Je ne re-  
tenais que les refrains que Maman me laissait se-  
donner - parfois à gorge déployée - se chantant bien que  
seuls, l'air et le rythme m'entraînaient. Impossible  
pour moi de comprendre les paroles! -

Refrains palpitants = rien de commun avec  
ces languoureuses rengaines que nous offre le Télé...  
actuellement! Le redoutable a beau se tortiller du tronc et  
des membres, elle ne donne aucune expression  
vivante et joyeuse à sa ritournelle!

Plus de tonus, partant plus de joie dit  
Le Fontaine. -- Grand je braillais mes airs  
favoris au jardin, - et plus doucement à la maison -  
Maman disait en souriant que j'attermais ses  
sones. D'ailleurs, elle-même avait chanté -

(1) Une main morte pendait à l'extrémité de son bras paralysé sans doute, d'où son surnom!

Alphonse

l'entends se voir modulant : « Cours mon œufaille dans la lairie... ne te casse pas en chemin... » ou « Si j'étais grande dame... » ou « Trois anges sont venus ce soir... » ou « Que Phébus ou Phébé m'éclaire... »  
 J'ai retenu en entier « Trois anges sont venus ce soir »  
 Je le chantais avec elle! —

Si je veux en finir avec le cinéma vivant que m'offrait le rue, il faut parler de la « patapichard », lisez (« Patte à Richard ») un pauvre type qui se tenait sans équilibre, mal vêtu, en quête de nourriture. Les gamins le poussaient pour le plaisir de le faire tomber, et leurs rires étaient sans pitié... Si une femme passait elle giflait deux ou trois de ces « malendrinis » pour faire cesser le supplice de cet infirme — (Une maman, dans ce temps-là, avait toujours le droit de « cogner » un gosse <sup>mais</sup> en flagrant délit de sottises) —

Puis il y avait le « Grand Dulle » — (Je l'écris comme je l'entendais prononcer)! — Cet homme, immense de taille, toujours souriant, mais silencieux

(1) La rue appartenait aux gamins qui la sillonnaient sans cesse en courant. Les voitures à cheval en étaient le seul danger à éviter... mais on entendait venir de loin ces voitures, soit par le grincement des roues sur la chaussée, soit par les grelots du collier du cheval, ou encore par le claquement du fouet et l'apostrophe du conducteur... " Hue Dià ! " clamour sonore p<sup>r</sup> les étourdis. --- Non, je n'ai jamais vu un <sup>sufant</sup> ~~gamin~~ écrasé par ces voitures !

conduisait infailliblement des chevaux d'un lieu à <sup>un</sup> autres ; il devait être au service de quelques maîtres, et s'occuper de l'écurie. Les gamins le "respectaient", malgré sa tenue pauvre et malpropre ; son pas lent, son air digne leur en imposaient. Parfois il permettait à l'un ou l'autre des petits gans qui le suivaient, de tenir la bride du cheval. C'était là un honneur sans égal : l'enfant se redressait entre la bête et le grand patron !!!  
 J'aurais le gamin! (1)

Que dirais-je encore des "cortèges" ? Les cloches annonçaient le passage d'un baptême : une femme, le doge-femme ordinairement, portait un énorme peignet blanc dans lequel sommeillait le poupon ; elle était suivie de parrain et marraine chargés de sacs noirs (on était les drapés) --- la famille composait le suite

Presque tous les samedis se célébrait un mariage : le marié en tête enveloppé de voile, <sup>au bras de son père,</sup> le marié en queue au bras de sa mère. --- et tous les invités par couple, bien en rang, entre les deux : les messieurs en gibus, les dames, bien gantées, réticule

Les chiens aussi faisaient partie du décor de la rue,  
 Mais ils restaient peu dans la rue ... le jardin de  
 leur propriétaire suffisait à leurs ébats ... étaient-ils  
 un danger pour les gens ou les voitures?

"réticule" à la main, avait des airs importants  
 sous leur petit chapeau recouvert d'une voilette -  
 J'admirais Maman avec son chapeau et  
 voilette qui l'enjolait encore davantage!

--- Ainsi je grandissais dans un  
 cadre de vie, d'aspect immuable: Maman  
 dans la maison, le jardin avec Jean, et  
 la grille de la cour qui m'offrait, et  
 travers ses barreaux, la "vision" du  
 monde. - La période scolaire alternait  
 avec les vacances et nous passions sans histoire  
 de l'un à l'autre mode de vie - Nous  
 n'allions jamais "en vacances", l'un de  
 "chez nous" - Le jardin offrait donc un  
 espace nécessaire à notre activité.

Le jardin nous initiait à la vaste  
 connaissance du monde des insectes qui y  
 pullulaient en ce temps-là! -

La chasse à toute la pente aigüe - papillons,  
 libellules, sauterelles était notre plaisir favori;  
 nous fabriquions des cages pour les y retenir.  
 Quel temps et patience exigeaient ces

fabrications! Les hannetons (canearine mot <sup>(52)</sup> fatal)  
 du biscuit, têtes basses, nos tourments: on les a têtés  
 à de imperceptibles fardeaux!... Quel écolier n'a-  
 t-il pas torturé ces pauvres bêtes? — Tandis qu'avec  
 mille précautions nous caressions les coccinelles  
 qui couraient sur nos bras nus! — Des barres  
 des tranchées étaient autant de pièges destinés  
 à déhorer à "qui rampait sur le sol", à l'exception  
 des escargots "Escargot, miringot...  
 Mouches-moi tes cornes..."

C'est ainsi que nous avons découvert, une fois  
 une énorme, vraiment énorme chenille,  
 velue et très colorée. Appel à Maman —  
 Elle nous dit que <sup>cette</sup> grosse larve donnerait  
 naissance à un de ces splendides papillons que  
 l'on voyait rarement. Alors, elle l'enferma  
 dans une boîte de carton, et mit comme  
 couvercle un morceau de tulle. Nous  
 vîmes la bête tisser un cocon autour d'elle  
 et s'y enfermer... — Hélas, le papillon  
 jamais ne sortit

Au fond du jardin un petit bassin

recueillais les eaux de pluie pour l'arrosage (53)  
 Peu profond, il n'offrait aucun danger, c'est pourquoi  
 en mettant une planche fixée sur les rives opposées  
 nous pourrions sauter de la planche à la terre  
 ferme - plaisir défendue!... mais... et quand  
 nous manquions le saut et tombions dans l'eau  
 il fallait se faire sécher épandestinement! —  
 La planche était installée par le jardinier quand  
 l'eau était basse et qu'il avait besoin de ce  
 pont pour remplir son arrosoir! —

Dans le voisinage de cette eau, beaucoup  
 de grenouilles s'ébriquaient dans l'herbe: jamais  
 nous n'avons été assez habiles pour en saisir une  
 seule, malgré notre approche lente et silencieuse.  
 Elles sautaient dans l'eau bien avant tout  
 contact! — De rares gros crapauds noirs  
 nous faisaient peur! —

Non loin de ce bassin de grosses araignées  
 ventrues, tissaient leur toile concentriques: je  
 passais de longs moments à regarder leur manège,  
 subjuguée par leur habileté et la perfection de  
 l'ouvrage... J'assistais ainsi à la mort d'une

Nos jeux au jardin provoquaient des égratignures, des plaies aux genoux. Maman avait tout un arsenal de flacons et de bandes pour guérir nos blessures qui elle ne négligeait pas. Quand par hasard une pucelle entrant dans nos yeux, Maman l'enlevait au moyen d'un anneau d'or très fin qui elle promenait <sup>doucement</sup> sur la surface de l'œil jusqu'à ce qu'elle entraîne l'intrus hors de... Cet anneau d'or (que nous ne devions pas toucher) était l'alliance d'une grand'mère, usée au doigt de l'aïeule!

Nous jouions encore aux billes, à la toupie... La toupie exigeait un fouet, fabriqué par nous, bien sûr. Des compétitions sans fin me faisaient rivaliser avec Jean car c'était tout un art de fouetter la toupie pour qu'elle tourbillonne un long temps avant de s'échouer sur le sol!

55  
 pauvre petite mouche qui, prise dans une toile fut happée et dévorée par l'araignée. - Ma pitié n'était pas feinte... et pourtant nous aussi nous étions cruels pour les mouches! - elles aussi certainement nos prisonnières!

En fait, au jardin, nous ne redoutions que les guêpes et les frelons!

J'ai nommé quelques uns des insectes qui nous étaient familiers parce que nos jardins actuels ne sont plus animés par cette faune minuscule qui y vivait en amis ou ennemis.

Deux petites pontes <sup>rousses</sup> maines <sup>et leur coq</sup> circulaient aussi librement que nous dans les allées, et <sup>même</sup> les plantations! Ces volatiles n'étaient pas sauvages; nous les caressions volontiers; ils se détournaient quand nous courrions avec nos cerceaux, nos cordes, nos sabres de bois. Mais il était interdit de jouer au ballon, ou à la paume, dans les dites allées... nous restions alors près de la maison? et écouter nos promesses! -

55

Je n'ai jamais vu Renée jouer avec un ballon, une corde, un cerceau. Que faisait-elle donc pendant que nous nous grisions d'air et de mouvements dans le jardin? ... Elle lisait et dialoguait avec Maman.

(1) Ces petites miettes jointes à quelques "petits beurrés" cassés dans la boîte de fer qui les contenait, nous servaient à organiser de fastueux "dinettes". Maman accordait volontiers q. q. sucreries p. q. parfaite note même des feuilles de arbres étaient nos assiettes et nos plats!

Et arméris-je en disant que durant ces longues heures passées au jardin, nous n'avons jamais goûté aux fruits: groseilles, fraises ... ni cueilli une fleur. Fleurs et fruits appartenaient à Maman, nous savions le prix des desserts -- et des confitures -- On aidait Maman à cueilli petites groseilles rouges et cassis ... Leur cuisson se faisait dans de grands chaudrons de cuivre, après quoi Maman les pressait dans un petit presseur d'émail: nous regardions avec intérêt tout ce travail. -- Pour les confitures, Maman achetait du sucre "en pain"; un bloc de sucre conique de plusieurs kilogs enveloppé de papier bleu. On cassait ce bloc avec un marteau, pour en répartir les morceaux dans le jus des fruits. ... Nous avions droit aux petites miettes qui restaient dans le papier après la dispersion des morceaux.

J'ai parlé de ma désobéissance dans le cerisier -- là, il y avait circonstance atténuante: notre balance se s'ébraitait sous le gros cerisier; c'était un jeu d'attraper

une cerise en s'élançant très haut, c'était aussi un jeu de grimper aux plus hautes branches... grâce au tremplin qui offrait la perche! - - -

Après tant de jeux de plein air, avait-on besoin de cours de gymnastique?

Sans doute! - Le gymnastique scolaire est maintenant nécessaire, et il faut dire que nos jeux n'étaient pas suffisants pour guérir les scoliose infantiles. En classe, on voyait des enfants bossus ou boiteux... déjà!... Une petite Geneviève ne prenait jamais part à nos rondes à nos danses, en récréation, et les religieuses ne l'y forçaient pas. Elle nous regardait en souriant, courir et sauter à travers le grand cour. L'été même elle était chaudement habillée, et portait un petit collet « j'ai toujours froid » nous disait-elle gentiment! Je trouvais cela bizarre... Nous ne l'avons pas revue en classe, à la rentrée d'octobre - - - Violotte aussi était malade. On lui faisait boire du sang de bœuf, disait-elle. Nous l'aimions pour sa vivacité et sa

gentillesse, bien qu'elle refusa toujours de nous  
 « donner la main » quand nous voulions l'en-  
 traîner dans une farandole. Violette aussi  
 quitta la classe pour toujours!

Avec le siècle, je quittais "l'asile", et entrais  
 dans la grande classe avec mes aînées. Le matin je  
 partais avec elles, mais parfois, le soir je rentrais  
 avant elles. C'est S<sup>r</sup> Vincent qui, alors, nous ac-  
 -compagnait à nos domiciles. Cette sœur était  
 vraiment notre Providence; avec elle nous n'avions  
 jamais peur, ni d'un cheval emballé, ni  
 d'un gros chien qui aboyait - Un jour, - de  
 foire sans doute, - un taureau avait échappé  
 aux hommes et courait tête baissée dans la  
 rue; des fermiers, en blouse, brandissant des  
 bâtons couraient derrière la bête --- D'un  
 geste rapide, S<sup>r</sup> Vincent nous couvrit de son  
 tablier et nous poussa dans la première porte  
 qui s'offrait - Avions nous <sup>eu</sup> le temps d'avoir  
 peur ?? Je ne crois pas!

De la "grande classe" je rapportais  
 des devoirs du soir jusqu'à j'apprenais à

lire, écrire, et compter! Notre premier cahier d'écriture ne comportait que des "batons", esquissés en pointillé - Avec un crayon, bien taillé, nous formions des pages de batons bien alignés car il fallait suivre strictement le tracé, et ne former des arabesques de tout genre! Le cahier était sévèrement contrôlé. Si la tenue était satisfaisante, nous avions droit de recevoir le N° 2: celui-ci comportait des lignes assouplies qui peu à peu nous acheminaient à écrire les lettres de l'alphabet en commençant par n m... et le cahier N° 5 reçu à Pépnes environ apprenait à écrire h...g...y... etc... Ah! nous savions impeccablement dessiner nos lettres! aller de pair, l'écriture des chiffres! La tenue de la main, des doigts tenant le crayon étaient attentivement surveillés. - Pendant mes "devoirs du soir", à la maison, (2 lignes de ces traits) Maman surveillait à son tour. - Si j'insiste sur l'attention de nos maîtres à la bonne tenue de nos mains, c'est parce que j'ai toujours déploré, Arme,

que tu tiennes si mal la plume, et que par voie  
de conséquence tout ton corps est en mauvaise posi-  
-tion quand tu écris. — Sans doute, la  
machine à écrire — ~~plus~~ — rendait ca-  
-dug<sup>es</sup> les soins de nos maîtres d'antan! —

À une nouvelle rentrée d'octobre, on nous  
donne le "cahier à deux lignes", avec un porte-  
plume. Quel progrès nous écrivions à l'encre, encre  
violette, plume "sergent major" au bec très fin,  
et nous recopions, entre nos deux lignes, espacées  
de 4 mm. environ, les mots écrits au tableau —

On nous donnait ces pages d'écri-  
ture appliquée, où un silence rigoureux régnait  
dans la classe, (il fallait tellement s'appliquer  
pour ne pas dépasser les lignes, et ne pas faire  
de taches d'encre) la porte de la salle s'ouvrit —

Une religieuse entra, suivie d'une dizaine de  
fillettes de la classe "au dessus" — Ces écolières  
éplorées avaient un cahier ouvert épinglé à  
leur dos, sans doute à une page tachée d'encre.

On les fit monter sur l'estrade du tableau noir,  
et après nous avoir dit, sans doute, leur méfait,

nous fûmes priés de leur faire les cornes, prononçant (50)  
 notre geste du cri "hou, les cornes --- houi ---"  
 J'allais exécuter ce geste et ce cri comme toutes mes  
 compagnes quand j'aperçus dans le groupe d'enfants  
 punies, Marcelle, qui pleurait, elle aussi. Non,  
 vraiment non, je ne pouvais pas, je ne devais pas  
 faire les cornes à ma sœur. Je m'effondrai sur mon  
 pupitre, et la tête sur mon coude je sanglotais! —

J'ai eu l'impression que Maman regrettait  
 ce genre de punition, car elle a consolé Marcelle au  
 lieu d'occuper les chaises de la Religieuse. On fit  
 silence à la maison sur ce "drame", comme sur  
 bien d'autres d'ailleurs.

De classe en classe, j'en vins à avoir de vrais  
 devoirs du soir. Un cahier particulier était affecté  
 à ces devoirs là. J'apprenais des leçons. Nous  
 avions un seul livre "le cours simultané" qui  
 comportait en ses pages, grammaire, arithmétique,  
 Histoire, géographie, sciences! (oui, les cinq sens, les  
 noms des diverses parties du corps etc...), et quelques  
 fables. On travaillait avec ce livre tout au long de  
 l'année. Quand nous changions de classe,

- cation sur le bout du doigt - Elle était apprise oralement en classe! ainsi que le calcul mental - On rattachait cette "table" de telle sorte qu'on le sait encore par cœur à 90 ans!

le "cours simultané" devenait plus complet - Avions nous ainsi une vue plus générale du programme scolaire? Je ne sais!

Les religieuses nous donnaient aussi deux tout petits livres 6/10 cm. qui contenaient bien classés des opérations et des problèmes - Quand sur une période de 2 ou 3 années scolaires, nous avions épuisé ces deux livres, nous étions rompus à l'art des calculs!!! - A 7-8 ans on savait la table de multipli-

Cependant, je n'ai jamais pas, le soir, à la maison, m'astreindre à compter ces longues multiplications (4 à 5 chiffres au multiplicateur). Maman ne pouvait plus contrôler! Alors je mettais, n'importe quel chiffre aux produits partiels, et à l'addition finale!... et je me demandais toujours si je n'arriverais pas, un jour, une fois au moins, à avoir une opération juste par ce système!... là, ce fut toujours l'échec! Mais la Religieuse ne notait pas les devoirs du soir, et mon stratagème ne fut jamais découvert! Y'en profitais pour rejoindre Jean et m'amuser avec lui! Le plus vite

(1) coiffée d'un bonnet

avec l'heure solaire, le nuit tombait vite, et à partir  
d'octobre nous n'allions plus au jardin après le classe

C'est à cette époque, entre Noël et le jour  
de l'An - il n'y avait pas de vacances scolaires à ce  
moment-là, - que Papa nous dit un matin :  
« Vous avez une petite sœur; elle s'appelle  
Marie-Louise. » Vous vîmes alors, en reculant  
les rideaux <sup>de mousseline</sup> de la berceuse, un bébé aux yeux  
clos, dont la petite tête émergeait d'un em-  
maillottage qui enserrait bras et jambes... exac-  
tément comme est emmaillotté l'Enfant Jésus  
du tableau de Georges Lacombe.

En plein hiver, il fallait à tout prix préserver  
les bébés du froid. - Comment les chambres  
étaient-elles chauffées? Je me souviens pas!

À notre retour de classe, alors  
nous avions une joie nouvelle: Retrouver  
Maman avec la petite sœur sur ses genoux!  
Renée et Marcelle avaient la permission de  
le prendre dans leurs bras, et parfois de  
lui donner son biberon. Ma petite sœur

La robe de baptême a été portée par  
 Renée, Marcelle, Blanche, Jean, Marie Louise  
 puis par Gustave, Jean, François, Colette,  
 Marie-Blanche  
 Michel, Anne Françoise, Bernard  
 Jean-Marc, Philippe  
 1975 Elodie

1) Après chaque baptême, cette <sup>robe</sup> est lavée afin de  
 dissoudre l'empois qui la met en relief; puis elle  
 reprend sa place dans le carton qui la conserve.  
 Caroline et Rosalie ont porté, pour leur baptême  
 une robe à peu près semblable à la nôtre, appartenant  
 à M<sup>me</sup> Maxime Parent, l'arrière grand mère

me apparaissait être le plus beau bébé du monde  
 avec ses cheveux flonds et bouclés. Quelqu'un dit  
 une fois: « Elle a les yeux de Blanche » j'en  
 eus un extrême plaisir!

Puis un jour d'un carton, on sortit la  
 longue robe de baptême avec le petit bonnet assorti.  
 Les broderies, les volants minuscules, ressortirent  
 merveilleusement sous le fer de la repasseuse!  
 Je me souviens davantage de notre Marie-Louise  
 revêtue de cette belle robe, que de la cérémonie  
 même du baptême!

Anne, à l'heure où j'écris, a été  
 la dernière des trois générations qui a porté  
 cette robe pour son baptême, elle est loin d'être  
 usée, et je souhaite que de nombreux  
 bébés, dans la famille, en aient encore  
 l'usage! (1)

Marie-Louise fut un bébé sage qui  
 occupait beaucoup Maman; j'entends Maman  
 bercer le pouponne en chantant:  
 "Endormez moi cet enfant  
 Jusqu'à l'âge de quinze ans....."

ou bien « Tai dodo, mon bel ange blond - (64)  
et je chantais avec maman !

Je revais encore Maman, prenant les deux  
mains de Renée, et baissant toutes deux, apprenaient  
ainsi à la Petite à faire ses premiers pas entre leurs  
bras. Toutes trois riaient de bon cœur ! Marie-  
Louise allait <sup>ainsi</sup> de l'une à l'autre, <sup>tenant leurs bras</sup> sans trébucher -

Je la revais encore attendant notre retour de  
classe, à la grille du jardin, avec Miss, notre chien.  
A cette époque Miss avait souvent sur le dos notre  
tourterelle, Zéjette. Maman, après avoir élevé  
une pie, qui, ingrate nous quitta brusque-  
ment, avait apprivoisé une tourterelle.  
Miss surveillait ses ébats au jardin quand  
elle quittait la maison, et revenait souvent  
perchée sur le dos du chien ! Or un jour  
personne à la grille ne remarquait notre arrivée.  
Nous retrouvions Maman, à la cuisine, Zéjette  
sur ses genoux, inerte. Un chat déjouant l'at-  
tention de Miss avait bondi sur l'oiseau -  
Les aboiements <sup>furibonds</sup> de Miss avait fait secourir  
Maman. Le chat lâche sa proie - mais

ses dents auraient blessé à mort notre tourterelle  
 « Reviens à tourterelle,  
 sur le toit de la Tourelle --- »

Je chantais ces vers avec mélancolie...

À partir de ce jour, Miss devint féroce envers  
 les chats, et nous n'en vîmes peu au jardin !

Quand Marie-Louise commençait à marcher,  
 je ne sais laquelle d'entre nous l'a baptisée "Virise" -  
 Maman n'aimait pas ces surnoms que portaient  
 nombre d'enfants, mais elle toléra celui-ci...??  
 Souvenir de son aîné? ... Désormais "Virise"  
 fut l'appellation de notre benjamine!

Je revais Virise, assise dans sa  
 grande chaise, nous regardant faire nos devoirs.  
 Elle jouait aussi avec des riens, en nous souriant.  
 Maman venait parfois s'asseoir près d'elle.  
 J'ai gardé le souvenir de nous tous, autour  
 de la table, une impression de grande sécurité  
 et de beaucoup de tendresse.

Je signale ce tableau familial, parce  
 que je l'ai vu se reproduire chez Mémée -  
 Ce jour-là, Mémée avait réuni Michel,

Anne-Françoise et Bernard pour un goûter fêtant leur anniversaire; Bernedette, la fille d'Odette, était invitée, comme ayant l'âge de Bernard. Dans la haute chaise, Anne, 11 mois environ, se dominait, heureuse, cette réunion; tu n'aurais jamais vu tant d'enfants autour de toi!

----- Nous faisions donc nos devoirs avec une application qui engendrait le silence! Or un jour, dans ce silence, nous entendîmes s'ouvrir lentement la porte de notre salle de travail, et soudain apparut une monstrueuse tête de porc qui poussait des grognements formidables! Tandis que Renée se précipitait pour protéger "Virie", debout nous poussions des cris horribles. Maman descendit en courant, mais le monstre avait déjà disparu, terrifié sans doute par nos cris! Maman se souvint alors que c'était "Mardi-gras", (nous n'avions pas conçu ce jour-là) Les gamins, après la classe, s'offusquaient de masques et parcouraient les rues. Par quel audace un de ces masques avait-il osé

67

s'introduire chez nous? - Nous ne sûmes jamais  
 son nom! - - Cet incident révèle que les  
 portes n'étaient pas fermées à clé, dans la  
 journée! et miss si vigilante n'avait pas obéi  
 "Vivise" ne participait pas trop à nos  
 jeux, trop agités pour son âge. Elle savait jouer seule,  
 avec sa poupée, ses crayons, ses découpages! -  
 Un jour pourtant Jean lui sauva la vie. Elle  
 possédait un petit "baigneur" qui l'occupait  
 souvent. On appelait ainsi de minuscules fi-  
 gurines en porcelaine, à peine ébauché, de 5 à  
 6 cms. de haut: elles se tenaient bien debout, et  
 quand on en possédait plusieurs, on les faisait  
 défiler sur le table! - Or tenant un  
 "baigneur" dans sa petite main, Vivise le  
 laisse tomber dans un baignet plein d'eau  
 préparée à l'avance pour le lessive. Elle  
 voulut ressaisir son petit naufragé, et bas-  
 cule elle-même, la tête la première dans l'eau,  
 ses pieds s'agitant hors du baignet. Par un ha-  
 sard providentiel, Jean l'aperçut, et la retira  
 alors qu'elle était déjà à demi-asphyxiée.

Maman en pleine éternité --- Nous avons  
participé à la peur de Maman! ---

Vivise se dépoupernait, nous grandissions,  
Maman s'intéressait de plus en plus à  
nos études. Elle vérifiait de près le travail littéraire  
de Renée, toujours première en Français; ses com-  
positions (redaction disions nous) étaient souvent  
lues en classe par la maîtresse!

Maman était abonné à un journal, -  
une revue d'aujourd'hui - qui traitait  
de tout: l'actualité politique, littéraire, his-  
torique, scientifique, et artistique même y  
était exposée, avec des gravures adiguates, tou-  
jours en noir, mais très bien imprimées -  
Elle nous laissait feuilleter ce périodique  
et souvent nous commentait les articles ou  
les images --- Je me souviens de l'incendie  
du "bazar de la Charité" à Paris qui  
fit des centaines de morts, de la guerre  
des Boers, de l'éruption du volcan de  
la Merionique etc. --- Papa recevait

"L'Intransigeant", d'H. Rochefort; comme Papa (69) recevait beaucoup, et qu'à table, nous ne devions pas parler, nous écoutions de toutes nos oreilles, en mangeant sagement ce que Maman mettait dans nos assiettes. Des discussions passionnées, et souvent renouvelées sur "l'affaire Dreyfus" me sont restées en mémoire - Naturellement Papa était

Maman fit relier son journal "le Tamille" et ces gros volumes, au dos de cuir, étaient l'assés à notre disposition. Ils ont été tant et tant feuilletés, les soirs d'hiver, par nos mains maladroites que je les ai retrouvés au grenier de M<sup>lle</sup> St Vincent en fort mauvais état... et je les ai brûlés - Marcelle me le reproche encore, je le regrette aussi; actuellement on aurait pu me les réparer, et j'aurais ri encore, avec tous les petits-neveux, devant une des grandes gravures qui nous a tant amusés, intitulée: "La Cuisine des singes" : Dans une immense

cuisine, bien fournie en ustensiles, s'offraient  
une douzaine de petits ouïstitis! Au premier  
plan, celui qui s'écharnait à moulinier le café,  
avec le petit moulin en bois d'autrefois (il y en  
a encore un au grenier), <sup>entre les baltes,</sup> ~~causait~~ <sup>suscitait</sup> mon  
admiration!

Ne devrait-on rien brûler? Mais les  
greniers occuperaient alors toute la maison!!

Maman prenait encore le temps de nous  
lire des livres... Je retiens surtout "Les mémoires  
d'un âne" -- (que M<sup>me</sup> de Séguis était psychologue  
et éducatrice!), "Sans famille" d'Hector Malot,  
plus tard Michel Strogoff.

À propos de "Sans famille", Michel avait  
12 ans et était mon pensionnaire, quand  
le livre est passé sur les écrans. Naturel-  
lement j'ai mené, ce jeudi-là, Michel  
au cinéma. Il n'avait pas encore lu le livre.  
Je lui <sup>en</sup> ai écouté les scènes principales,  
celles qui, susement, étaient filmées. J'ai  
précisé la scène du retour du bourgeois

d'enfants: au milieu de la cuisine, une mari-  
 mite, fermée au cadenas où bout la soupe; tout  
 autour, des enfants au torse nu s'opposent à  
 être terriblement forçettés.... J'ai souvent  
 pleuré en lisant cette page, car le tortionnaire  
 assiste, content, aux souffrances et aux cris  
 des garçonnets. — Lisez le livre, vous pleurez aussi!

La salle de cinéma était pleine, pleine  
 d'écoliers..... Le déroulement du film les rendait  
 silencieux.... mais, à ma stupéfaction, la  
 scène de la cuisine était entièrement interprétée  
 « Le bourreau entre, des enfants en pleurant  
 avouent ne pas supporter d'argent; terreur des  
 petits... l'homme allait s'asseoir sur son  
 tabouret, quand l'un des gosses le retire  
 rapidement; l'homme tombe... alors c'est  
 la ruée.... les petits martyrs se ruent  
 en bourreaux et frappent frappent l'homme  
 de toutes leurs forces, avec toutes les armes  
 que la cuisine leur offrait... »

Devant cette scène imprévue, d'un

seul élan, toute la foule des spectateurs en berle,  
debout, applaudit, bépignant de joie...  
indescriptibles huées juvéniles! -

Les générations se suivent... et leurs  
éducations s'opposent... - On nous formait à la  
compassion, à la pitié... les jeunes apprennent  
la vengeance, la violence! -

Je reviens à mes souvenirs d'enfant -  
Maman s'amusaient aussi à nous faire frisson-  
ner de peur en nous racontant les légendes du  
village, les méfaits des "gallipotes", qui ont tant  
ravi Anne Françoise et Bernard dans leur  
enfance, les exploits des "leups-garoux", des  
voleurs volés....

Mais elle nous apprenait aussi le nom  
des étoiles, nous savions repérer la grande ourse...  
Je le devais, en fumant une plaque de verre, à  
la flamme d'une bougie pour que nous puis-  
sions regarder une éclipse de soleil - Elle  
suivait attentivement les exploits de Blériot pour  
traverser le manche en avion (aéroplane disait-on)  
mais elle n'eut pas la joie de l'y voir réussir!

au Jagnez

Maman nous apprenait à jouer au loto, au jeu de l'oie, aux dames, elle veillait à ce que nous ne trichions pas, car elle détestait nos chamailleries et nos disputes, qui n'avaient jamais lieu quand elle prenait le temps de s'asseoir près de nous et de partager nos amusements! Elle nous apprit aussi à jongler avec nos petits ballons, mais je n'ai jamais réussi à jongler avec plus de deux objets, tandis que, admiratives, nous la regardions lancer <sup>en l'air</sup> les petites boules successivement, et rapidement les rattraper l'une après l'autre pour les relancer à nouveau! La danse des ballonnets nous faisait rire follement ainsi que l'habileté de notre Maman!

Je ne peux pas me souvenir si c'est Maman qui nous mena pour la première fois au "cinématographique". L'écran nous offrait "le Belle au bois dormant". Mes yeux furent éblouis par les images, malgré leur tremblement - nous étions en 1906 ou 7! -

Cependant je préférerais imaginer, à mon goût les belles scènes des contes de fée! Créer dans ma tête les belles robes de Cendrillon! Je les ai décrites

plus tard à Arme Française — sans le secours du (74)  
cinéma! — Je savais bien que ce monde irréel n'existait  
pas; malgré mon bonheur à vivre en sa compagnie  
je ne me <sup>le</sup> confondais pas avec le monde "religieux" — Dieu,  
les Anges, la Vierge restaient bien pour moi des  
êtres vivants, réels, quoique invisibles. À la porte  
de l'école, comme à la porte de l'église,  
j'oubliais mes rêves, je les reprenais à la maison,  
et souvent le soir en m'endormant — "À quoi  
penses-tu? disait Maman, ou bien "Ne sois pas  
comme ça d'aller la lune" — et j'étais grondée  
pour les oublis, les impairs, voire les sottises,  
que me faisait commettre ma vie imaginaire.

Mes études, puis ma vie profession-  
nelle avec tous ses soucis m'ont guérie, en  
partie, en partie seulement, de la joie de "rêver".

Je reviens donc à Maman qui jouait  
praisait avec nous, pendant les soirées d'hiver.  
Maman n'aimait pas cette saison qui ap-  
portait rhumes, maux de gorge, fièvres etc...  
Comme prévention à tous ces maux dont  
l'évolution était toujours incertaine, nous

buvisions de l'huile de foie de morue, panacée pour  
tous les enfants de France. 75

Maman contenait de l'écœurement que provo-  
quait l'ingestion de cette huile avant notre petit  
djeuner, aussi fabriquait-elle un quinquina  
avec du bon vin pour le servir en même temps  
que l'huile. Elle nous présentait le breuvage dans  
de jolis petits verres à liqueur, en forme de tasse.  
Le verre, couleur jaune, avait une anse bleu. Je  
possède encore deux de ces petits verres sur le  
quel comprenait le service, les deux petits  
carafons existent aussi.

Maman versait dans les trois petits  
recipients le quinquina, puis l'huile qui surna-  
geait... "un... deux... trois... et hop! nous  
avaliions le breuvage. Nous restions sur le goût  
du quinquina... C'est Renée qui faisait  
le plus d'opposition à ce "remède". Elle  
assurait qu'il lui restait sur le cœur tout le  
matin! Elle fut la première à en être  
dispensée. Maman le maintint pour  
Marcelle et moi!

En dehors de cette huile de foie de morue détestée,  
 Maman nous donnait souvent des infusions, bien  
 sucrées - sauf la camomille qu'il fallait boire  
 "nature". Contre les maux de gorge, nous sucions  
 des pastilles de chlorate de potasse -- Nous  
 restions rarement au lit, mais "au chaud",  
 à la Maison ! - Nous avons eu toutes les  
 maladies de l'enfance : rougeole, rubéole,  
 coqueluche, varicelle, oreillons ... c'est Renée  
 qui rapportait ces épidémies de l'école, et qui  
 nous les communiquait. Nous fumes vite  
 ainsi "vaccinées", et depuis notre enfance,  
 nous n'avons jamais payé de tribut à la  
 maladie !

Notre "enfance" se partageait donc  
 entre la Maison et "l'école des Soeurs" qu'on  
 appelait "Les Oiseaux"

Soudain, cette vie toute unie, connaît  
 un changement profond. -- Les lois de l'état  
 enlevaient aux Religieuses le droit d'enseigner.  
 "Les Oiseaux" restait école privée, mais aux mains  
 de laïques. La scolarité en devenait très

→  
 on en use

77  
Dans ce temps-là, l'école "communale" ou école  
d'état n'était fréquentée que par des milieux pauvres  
et surtout des milieux hostiles à l'Église, "aux curés"

et Maman vit qu'elle ne pouvait faire face à  
une telle dépense pour les enfants. Elle du se résigner,  
le cœur brisé, à nous inscrire à l'école communale.  
Nous sentions sa peine quand elle nous conduisit  
pour être présentée à Madame la Directrice.  
C'était une grosse personne, (hobillée comme  
tout le monde) qui reçut Maman avec grande  
amabilité. Je n'ai rien compris de leur conversation  
mais je sentais Maman à l'aide.

Mon entrée dans <sup>une</sup> ~~une~~ nombreuse <sup>classe</sup> fut  
pour moi un choc! Visages inconnus, professeur  
sévère. Pas envie de travail me parut  
intéressant! Sans rien d'entrée, <sup>ce</sup> qui me surprit  
des livres et des cahiers nous furent distribués!  
Chose merveilleuse, 1 livre pour chaque discipline.  
- Plus de "Cours simultanés" - 1 livre de grammaire  
1 livre de lectures et poésies, 1 livre d'arithmétique,  
1 autre d'histoire, une "géographie" déjà for-  
-mat atlas, avec de belles cartes en couleurs,  
enfin un livre de sciences.

Les cahiers? Deux cahiers du jour, deux cahiers  
du soir - Un cahier de "compositions" -

Je rapportais tout cela à la Maison, dans mon cartable neuf, car il fallait couvrir livres et cahiers, et mettre son nom sur le papier de couverture! Maman s'expliqua à cette besogne, avec du papier bleu acheté à cet effet.

Les cours de la Maîtresse étaient très intéressants et je m'appliquais à mon travail, en classe. Je faisais toujours de grosses fautes d'orthographe dans mes dictées, mais dans l'ensemble, je serais "plus de choses" que mes camarades! Je faisais encore hâtivement mes devoirs du soir, mais je n'aurais plus osé mettre n'importe quels chiffres à mes multiplications. Pas beaucoup de sanctions, mais de dures gronderies! Plus d'effusion à Dieu, aux Anges, à la Vierge! À l'occasion d'un cours sur les fleurs, la Maîtresse demanda: "Quel est l'auteur de la Vie? — Je criai: Dieu! Ce fut grand silence..... Il fallait dire: le Soleil.

Mais aucun sectarisme dans les encouragements ou réprobation du professeur —  
\* Après la classe nous sentions chez nous, en

<sup>79</sup>  
\* Le cours de l'école était exigüe, et entre les cours on ne pouvait jouer; nous étions trop nombreuses! A Dieu donc, les rondes, les farandoles, les mille jeux excitants qui animaient les Religieuses. Ces jeux me manquaient beaucoup!

rang, surveillé, une partie du chemin: le rang de la gare, le rang de la Ville, et le matin, le rang du Catéchisme au sortir de classe, à 11h. (79)

Renée et Marcelle, avaient leurs classes respectives dans d'autre bâtiment que le mien. Renée se fit tout de suite remarquer par son intelligence et la qualité de son travail; elle fut très aimée de ses professeurs, qui ne dédaignaient pas de faire route avec elle au sortir de la classe.

Ses succès scolaires déterminèrent Maman à lui faire donner des leçons de piano. J'ai beaucoup envie Renée, mais j'étais si étourdie, je m'astreignais si peu à tout effort qu'une telle dépense aurait été sans fruit! Est-ce sûr?

Renée alors accompagnait nos chants, jouait de "l'eau meseeux de mus. qin", parfois improvisait! — Quand nos devoirs étaient terminés, l'ambiance de la Maison y gagnait en joie!

Arriva ainsi l'époque de ma "Première Communion" J'étais allée au ca-

l'échisme dès ma 8<sup>e</sup> année, alors 1 fois par semaine ; (80)  
 puis de 9 à 11 ans, tous les jours, à 11h du matin  
 après le classe! - Maman nous gardait dans un  
 climat religieux et nos "Premières Communions"  
 étaient préparées avec soin. Nous étions très fidèles  
 aux messes du Jeudi matin (jour de congé scolaire)  
 et à celles des enfants, le dimanche. - Notre prière  
 du matin était souvent escamotée, mais Maman  
 nous réunissait scrupuleusement autour d'elle pour  
 la prière du soir.

Elle me prépare donc à ma "Première  
 Communion" comme elle l'avait fait pour  
 les aînées. Je n'ai jamais rien compris aux  
 sermons des prêtres pendant la messe, jamais  
 rien compris au petit speech du confesseur après  
 mes confessions; j'en prenais mon parti,  
 persuadée que je saurais tout à 21 ans -  
 Pourquoi me fixais-je cette date ??? -  
 J'acceptais donc de plein cœur les commen-  
 taires de Maman sur les Chapitres du Catechisme  
 concernant la Messe et l'Eucharistie, et sur  
 les actes avant et après la Communion que

nous devions savoir par cœur - Je peux et on a affirmé  
que ma Foi, et ma Foi en la présence réelle de Dieu (81)  
dans l'Hostie est due à Maman, à Maman seule;  
Son enseignement a marqué mon esprit et mon  
Cœur pour toute ma vie... oui! -

Toutefois, je n'étais pas indifférente à la confec-  
tion de ma toilette! Naturellement je devais revêtir  
la robe de mousseline blanche qu'avaient portée mes  
grandes sœurs: le petit corset tout plissé avec son  
petit col montant, la longue jupe froncée à la  
taille, avec ses plis et son large ourlet qui en  
permettaient l'allongement ou le raccourcissement  
selon les besoins. Cette jupe était doublée d'une  
autre jupe de même mousseline, toute simple.  
Une large ceinture de soie noire, pourvue  
d'un large noeud marquait la taille. A cette  
ceinture s'accrochait "l'aumônière", petite  
pochette de soie ouragée qui contenait notre  
monnaie de dentelle, et q. q. pièces de monnaie  
pour les gâtes - Autour de notre poignet,  
le chapelet blanc de circonstance.

une robe de roses blanches, en étoffe fine,  
sur le long voile de tulle qui nous  
couvrait de la tête aux pieds!

Le long jupon à manche que nous endossons en  
premier lieu, ainsi que la robe de mousseline avaient  
servi aux sœurs; l'humanière, le chapelet, les  
gants et bas blancs ainsi que la couronne de  
roses qui ornaient nos têtes étaient neufs, pour  
ce beau jour!

Comme toutes mes compagnes, j'ai suivi  
trois jours de "retraite" hors la classe, surveillée  
par des "Damoiselles de la Ville". Au cours de ces  
trois jours une fillette <sup>me demanda</sup> si j'aurais des souliers  
noirs ou blancs. Ses souliers blancs étaient un  
lux, et l'ensemble des écolières avaient des  
souliers noirs. Je rêvais de ce lux!

Alors je posai, non sans métaphore, la question  
à Maman. — J'aurais pu connaître le re-  
pense puisque Renée et Marcelle avaient  
chaussé des souliers noirs! — Maman me  
regarda jusqu'au fond des yeux: « Le  
Bon Dieu voit ton cœur, dit-elle, et non tes  
pieds! » J'eus honte de moi!

"De ce beau jour" comme on disait,

une robe de roses blanches, en étoffe fine,  
 avec le long voile de tulle qui nous  
 allait de la tête aux pieds!

Le long jupon à Manche que nous endossons en  
 premier lieu, ainsi que la robe de mousseline avaient  
 servi aux aînés; l'humanière, le chapelet, les  
 gants et bas blancs ainsi que la couronne de  
 roses qui ornaient nos têtes étaient neufs, pour  
 ce beau jour!

Comme toutes mes compagnes, j'ai suivi  
 trois jours de "recharge" hors la classe, surveillée  
 par des "Damoiselles de la Ville". Un cours de ces  
 trois jours une fillette <sup>me demanda</sup> si j'aurais des souliers  
 noirs ou blancs. Les souliers blancs étaient un  
 luxe, et l'ensemble des écolières avaient des  
 souliers noirs... Je rêvais de ce luxe!

Alors je posai, non sans mélancolie, la question  
 à Maman... j'aurais pu connaître la re-  
 pense puisque Renée et Marcelle avaient  
 chaussé des souliers noirs! Maman me  
 regarda jusqu'au fond des yeux: « Le  
 Bon Dieu voit ton cœur, dit-elle, et non tes  
 pieds! » j'eus honte de moi!

"De ce beau jour" comme on disait,

ri était un grand musicien, et  
ous apprenait de très beaux chants - j'aimais  
i que je module encore tout bas ...

Dieu qui le glorie couronne  
Dieu qui le lumière environne !  
Dieu qui vole sur l'aile des vents  
dont le trône est porté par les anges  
Dieu qui veut bien que de simples enfants  
ce eux chantent les louanges !

voant et nos cœurs (bis)  
plorans te plémence  
sentis te Présence  
to sur nous tes faveurs

Ô Jésus, le Splendeur du Père  
Toujours parmi nous sur la Terre  
Plein de grâce et de tendresse  
En vis caché sous cette lambe Hostie

Mais l'humble foi découvre ta beauté  
Et nous livre à Toi p<sup>r</sup> la vie !..

Bob Beavin

Le Suisse <sup>était</sup> en tête, avec sa crosse en frummeur d'or,  
marchant sur deux rang, nous entrions dans le nef  
à pas lents - Un cerise en main - tous le même,  
nous avions dans l'autre main, notre livre de  
Messe, tous le même aussi, couvert de papier  
blanc - Et nous chantonions, ce que des générations  
avaient chanté avant nous :

Ô Saint autel, qui environnent les Anges...  
Je chantais de tout mon cœur car j'étais sûre  
que les Anges s'ébattaient autour de nous ! -  
J'avais l'impression de prier sans rien dire !

(J'écris en marge un de nos cantiques pour  
montrer qu'ils n'étaient pas vieilles et rengaines, comme  
on ose le dire aujourd'hui ! - Ils avaient bel et bien  
un sens religieux, et parlaient de Dieu et à Dieu !  
Que sont les chants de nos messes, composés de  
slogans, sans airs définis !) -

Je reviens au "grand jour" - Je  
fus désignée pour faire la prière pendant l'office  
Je ne fus pas "présente" à cette action - Néanmoins  
précédée du Suisse accomplie d'une "Demouré."

Je tendais ma bourse aux rangs qui m'étaient 84  
assignés, et soluais en remerciant - Maman, émue  
sans doute de cet honneur, dit que, malgré ma  
pâleur, j'étais très gracieuse! - Les compliments  
maternels étaient rares!

Comme tous les jours heureux, celui-ci  
passe trop vite; je quittais le soir ma toilette  
blanche... à regret.

Mais je le revétais huit jours plus tard  
pour la cérémonie de Confirmation - Je fus  
vraiment "confirmée", en ce sens que l'onction  
de l'évêque sur mon front me fit grande  
impression - J'en ai gardé une dévotion au  
St-Esprit qui m'a suivie toute au long de mon  
existence: La Confirmation fut donnée par  
M<sup>gr</sup> Gautey, évêque de Nevers, (l'oint aimement  
notre parent, disait Papa) puis que le Cardinal  
Perraud était mort récemment.

Après ces semaines heureuses parce  
que le travail scolaire était presque oublié,  
nous devions le reprendre pour préparer

Notre curé était un grand musicien, et souvent nous apprenait de très beaux chants - j'aime en particulier celui que je module encore tout bas ...

Ô Dieu qui la gloire couronne  
Dieu qui la lumière environne  
Qui vole sur l'aile des vents  
Et dont le trône est porté par les anges  
Dieu qui veut bien que de simples enfants  
Avec eux chantent les louanges!

R. Réponds nos vœux et nos prières (bis)  
Nous implorons ta clémence  
Fais nous sentir ta Présence  
Réponds sur nous tes faveurs

Je me souviens  
plus de paroles du 2<sup>e</sup>  
couplet, paroles à la  
louange du S. Esprit!

Ô Jésus, le Splendeur du Père  
Toujours parmi nous sur la Terre  
Plein de grâce et de bonté  
En vis caché sous cette blanche Hostie  
Mais l'humble foi découvre ta beauté  
Et nous livre à Toi p. la vie!  
Ref. Réponds -

Le suisse <sup>était</sup> en tête, avec sa canne à pommeau d'or, marchant sur deux rangs, nous entrions dans la nef à pas lents - Un cerise en main - tous le même, nous avions dans l'autre main, notre livre de messe, tous le même aussi, couvert de papier blanc - Et nous chantions, ce que des générations avaient chanté avant nous :

Ô Saint Michel, qui environnent les Anges...  
Je chantais de tout mon cœur car j'étais sûre que les Anges s'ébattaient autour de nous! - j'avais l'impression de prier sans rien dire!

(j'écris en marge un de nos cantiques pour montrer qu'ils n'étaient pas vieillots et rengaines, comme on ose le dire aujourd'hui! - Ils avaient bel et bien un sens religieux, et parlaient de Dieu et à Dieu! Que sont les chants de nos messes, composés de slogans, sans airs définis!) -

Je reviens au "grand jour" - Je fus désignée pour faire la quête pendant l'office. Je ne fus pas "présente" à cette action - Néanmoins précédée du Suisse, accompagnée d'une "Demoiselle"

Je tendais ma bourse aux rangs qui m'étaient 84  
assignés, et sollicitais en remerciant - Maman, émue  
sans doute de cet honneur, dit que, malgré ma  
pâleur, j'étais très gracieuse! - Les compliments  
maternels étaient rares!

Comme tous les jours heureux, celui-ci  
passe très vite; je quittais le soir ma toilette  
blanche... à regret.

Mais je le revêtis huit jours plus tard  
pour la cérémonie de Confirmation - Je fus  
vraiment "confirmée", en ce sens que l'onction  
de l'évêque sur mon front me fit grande  
impression - J'en ai gardé une dévotion au  
St. Esprit qui m'a suivie toute au long de mon  
existence: La Confirmation fut donnée par  
M<sup>gr</sup> Gautey, évêque de Nevers, (saint à jamais  
notre parent, disait Papa) mais que le Cardinal  
Terraud était mort récemment.

Après ces semaines heureuses parce  
que le travail scolaire était presque oublié,  
nous devions le reprendre pour préparer  
notre certificat d'études. Pour les écoliers

devaient passer cet examen et en recevaient le 45  
 diplôme. Il comprenait une dictée et ce  
 quelques questions de grammaire, une redac-  
 tion, et deux problèmes, l'un de pur calcul,  
 l'autre sur les mesures de longueur, poids  
 ou capacités, ou encore sur les surfaces ou  
 les mesures de volume. J'étais un peu in-  
 quiète car je faisais beaucoup de fautes d'or-  
 thographe, non de grammaire, mais de  
 mots d'usage -- et si fautes étaient élimi-  
 natoire quelle que soit la valeur des autres  
 devoirs... Or ces "autres devoirs" me classaient  
 dans les "Premières élèves" de la classe.

Hélas! j'échouai lamentablement  
 à mon Premier examen officiel! - J'en eus  
 peine et honte. Mes sœurs avaient été  
 reçues d'emblée à l'ex C.E. ... et moi!!.

Maman aussi en eut beaucoup de chagrin.  
 Elle se demandait si'il était possible de  
 me faire continuer mes études, comme  
 Renée. ---

devaient passer cet examen et en recevraient le 45  
 diplôme. Il comprenait une dictée sur ce  
 quelques questions de grammaire, une redac-  
 tion, et deux problèmes, l'un de pur calcul,  
 l'autre sur les mesures de longueur, poids  
 ou capacités, ou encore sur les surfaces ou  
 les mesures de volume. J'étais un peu in-  
 quiète car je faisais beaucoup de fautes d'or-  
 thographe, non de grammaire, mais de  
 mots d'usage — et si fautes étaient élimi-  
 natoire quelle que soit la valeur des autres  
 devoirs... Or ces "autres devoirs" me classaient  
 dans les "Premières élèves" de la classe.

Hélas! j'échouai lamentablement  
 à mon premier examen officiel! — J'en eus  
 peine et honte — Mes sœurs avaient été  
 reçues d'emblée à l'ex. C.E. — et moi!!.

Maman aussi en eut beaucoup de chagrin  
 elle se demandait s'il était possible de  
 me faire continuer mes études, comme  
 Renée. —

devaient passer cet examen et en recevoir le 85  
 diplôme. Il comprenait une dictée sur ce  
 quelques questions de grammaire, une redac-  
 tion, et deux problèmes, l'un de pur calcul,  
 l'autre sur les mesures de longueur, poids  
 ou capacités, ou encore sur les surfaces ou  
 les mesures de volume. J'étais un peu in-  
 quiète car je faisais beaucoup de fautes d'or-  
 thographe, non de grammaire, mais de  
 mots d'usage -- et 5 fautes étaient élimi-  
 natoires quelle que soit la valeur des autres  
 devoirs... Or ces "autres devoirs" me classaient  
 dans les "Premières élèves" de la classe.

Hélas! j'échouai lamentablement  
 à mon premier examen officiel! - J'en eus  
 peine et honte - Mes sœurs avaient été  
 reçues d'emblée à l'ex C.E. ... et moi!!.

Maman aussi en eut beaucoup de chagrin  
 elle se demandait s'il était possible de  
 me faire continuer mes études, comme  
 Renée. ---